

J'ai vu...



M. CLEMENCEAU
DANS MONTDIDIER RECONQUIS

LE PRESIDENT ET LE GENERAL MORDACQ
SUR LE PERRON DE LA MAISON DE M KLOTZ

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

NOUNE ET LA GUERRE, par YVES PASCAL. — (Un vol. in-16. Prix : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée.)



« Souple, adroite, menue, elle passe entre les tables rapprochées. La jupe étroite et sa courte cape bouffante lui donnent, un peu de dos, l'allure d'un petit henneton voltigeant sans se cogner. »

Telle est Noune, cette gracieuse petite Française dont les origines populaires révèlent à chaque page de ce livre remarquable les qualités les plus exquises d'une race pleine de sensibilité.

Si le Paris de guerre sert de cadre à cette histoire, c'est que le cataclysme a bouleversé tout d'un coup le cœur loyal de la petite Noune, un peu comme une torpille dispersant les lignes délicates d'un édifice élégant.

Et pourtant ce livre n'est pas mélancolique, car il est furieusement vivant. Je voudrais citer en entier, parmi tous les chapitres où l'observation de M^{me} Yves Pascal atteint à la puissance des plus grands romanciers, le chapitre où la sensible Noune médite, dans un tramway, sur un bébé tenu par sa mère et sur un vieil ouvrier dont la casquette porte un nœud de crêpe barré du symbolique ruban tricolore. L'arrivée des premiers permissionnaires à Paris ; l'émotion immobilisante, pendant les longues heures d'attente dans la gare, la foule des femmes, l'émotion qui, à cette place comme à la tranchée, uniformise tous les visages, font d'un autre chapitre un choix de quelques pages parmi les plus émouvantes qu'un écrivain ait écrit sur ce sujet :

La gare bourdonne, vibre toute. Un train entre, inattendu. On a bavardé, le temps a passé, c'est le train, ce sont eux!...

Les femmes se bousculent. A présent, plus de commune amitié, l'égoïsme triomphe : on s'écrase, on se dispute. La haie de têtes nues et de chapeaux moutonne, barrant la porte. Des agents paisibles remarquent simplement : — Vous les empêcherez de sortir!

C'est vrai, ils ont raison. On s'écarte. Voici les premiers.

Mais c'est presque une faute d'isoler ici ces quelques lignes, car il faut, pour en goûter l'acre saveur, être pénétré petit à petit par l'atmosphère créée par ce livre.

Et Noune, petite artiste de ciné, tantôt généreuse et tantôt sournoisement mauvaise, selon son humeur, obtient sa rédemption sur la scène d'un music-hall quelconque.

C'est ainsi que l'on s'aperçoit que les vies les plus fragiles et les plus modestes sont, chacune pour son compte, le centre même du monstrueux drame pour y avoir acquis le souvenir honorable d'un soldat tué au feu.

LES SILENCES DU COLONEL BRAMBLE, par ANDRÉ MAUROIS. — (Bernard Grasset, éditeur.)

C'est un des rares livres humoristiques de ces dernières années, c'est-à-dire conçu dans cette forme aristocratique de la pensée : gaie, sentimentale et tragique. Le tout est de savoir équilibrer les doses pour arriver à cette observation distinguée de la vie qui est l'humour. Tous les gentlemen cultivés sont des humoristes et, quand un écrivain humoriste mérite ce qualificatif, la réciprocité est vraie. Le livre de M. André Maurois est, si je puis dire, enthousiasmant. C'est peut-être pour nous avoir présenté le colonel Bramble, des Lennox Highlanders, le major Parker, le Padre, le docteur O'Grady et certain phonographe dont on règle la vitesse à la façon d'une mitrailleuse.

LE VICOMTE ET SON POTE, par RODOLPHE BRINGER. — (Albin Michel, éditeur.)

C'est de la gaieté. Et, cette fois, l'amertume ne suit pas le rire. Rodolphe Bringer est, parmi nos auteurs gais, celui qui ne permet aucun mélange quand il s'agit d'amuser ses lecteurs. Pendant les trois cents pages de ce roman véritablement comique il affiche une bonne

humeur scandaleuse. Ceci est d'autant plus remarquable que Rodolphe Bringer n'hésite pas à confier son secret au public, puisque la connaissance des aventures du vicomte et de « son pote » permet d'obtenir ce résultat sans plus d'effort. C'est un remède contre l'ennui, mais un remède facile à prendre.

LA SAINTE FACE, par ÉLIE FAURE. — (Georges Crès, éditeur.)

M. Henri Barbusse a écrit pour la foule ce livre admirable *Le Feu*. M. Elie Faure a écrit pour quelques individualistes, peut-être déjà découragés, un livre également admirable : *La Sainte Face*.

Si les gens simples ont souffert durant cette longue guerre, les gens plus compliqués ont également souffert, si ce n'est plus. Mais, comme ils ne composent pas la majorité, il serait vain de retrouver le récit de leurs souffrances dans les livres consacrés à la guerre.



LES MARAIS DE SAINT-GOND.
(Réduction d'une des illustrations en couleurs de l'ouvrage
Les Champs de bataille de la Marne, par GERVAIS-COURTELLEMONT.)

Quelques hommes « du même sang » reconnaîtront leur livre dans *La Sainte Face*. Et c'est très beau et très courageux de demeurer un écrivain d'art au milieu d'un tel cataclysme.

CALLIGRAMMES, par GUILLAUME APPOLLINAIRE. — (Un volume de vers. — (Mercure de France).)

Un cavalier va dans la plaine
La jeune fille pense à lui
Et cette flotte à Mitylène
Le fil de fer est là qui luit

Comme ils cueillaient la rose ardente
Leurs yeux tout à coup ont fleuri
Mais quel soleil la bouche errante
A qui la bouche avait souri

Guillaume Apollinaire est en vérité un grand poète, d'une personnalité si j'ose dire tentaculaire. Curieux écrivain dont l'imagination accueillante est, ainsi qu'une boutique d'antiquaire où l'on trouve, pêle-mêle, de vieux livres inconnus au grand public, des armes déjà rares pour leur temps, la rose de Jéricho que le poète fait refleurir à son gré, des étoffes somptueuses et des vieux maillots de cirque d'un rose violacé. Mais toujours, par une magie qui lui est propre, le maître de ces trésors sait ouvrir, dans un coin quelconque de son domaine, une petite fenêtre à tabatière comme celle que l'on resrouve dans les mansardes des contes fantastiques d'Erkman-Chatrian. Et par cette fenêtre le ciel pénètre d'un jet, lave la boutique, disperse les objets précieux et fait refleurir la rose à laquelle il prête, cette fois, les fraîches couleurs de la vie comme nous l'aimons tous.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu,
30, rue de Provence, Paris.

HISTOIRE D'UNE COMPAGNIE, par le capitaine DELVERT, — (Berger-Levrault, éditeur.)



De novembre 1917 à juin 1918, le capitaine Delvert a écrit au jour le jour, la chronique de la 8^e compagnie du 101^e régiment d'infanterie de ligne.

Ancien élève de l'École normale supérieure, comme le lieutenant qui écrit ces poignantes *Lettres d'un combattant*, le capitaine Delvert, dans un style volontairement dépourvu, nous raconte ce qu'il a vu, ce que lui et ses soldats ont fait.

J'ai rencontré sur ma route de tels hommes et c'est l'honneur de la culture française d'avoir produit de tels chefs.

L'émotion qui se dégage de l'histoire de cette compagnie, n'est pas seulement le fait l'avoir vécu cette vie, mais c'est encore, et peut-être plus, de constater la présence d'un chef qui sut être un vrai camarade, dans un milieu où les hommes ne sont que des hommes et où l'égoïsme triomphe parfois avec une brutalité bien humaine.

SUR LES CHEMINS JAPONAIS, par FRANÇOIS DE TESSAN. — (Plon Nourrit, éditeur.)

Après avoir vu les estampes d'Outamaro et surtout celles de l'école d'Outagawa, après avoir lu les livres inquiétants de Lafcadio Hearn, il est bon d'errer sur les chemins japonais avec M. Fr. de Tesson. Car c'est le Japon moderne, l'allié, qui cette fois surgit sous la plume d'un écrivain de race dont la sensibilité avertie et l'observation fait ce livre comparable aux plus célèbres relations de voyages, dont nous avons perdu la tradition. J'ai suivi M. Fr. de Tesson à travers l'empire Nippon et ce n'est pas sans mélancolie qu'après avoir fermé le livre je me suis retrouvé devant ma table de travail.

PIERRE MAC ORLAN.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE reproduits par la photographie des couleurs (GERVAIS-COURTELLEMONT). Un vol. in-4. Prix : 16 francs. — L'Édition Française illustrée, Paris.)

Parmi toutes les effroyables batailles qui ont été livrées au cours de cette guerre, la première bataille de la Marne restera dans l'Histoire comme grosse de conséquences. C'est, en effet, la bataille de la Marne — dont l'anniversaire revient aujourd'hui, — qui marque le début de l'effondrement de la plus formidable puissance militaire que le monde ait connue.

Un auteur français, dans un ouvrage que l'on voudra conserver, raconte les péripéties dramatiques de la mémorable bataille. *Les Champs de bataille de la Marne*, par Gervais-Courtellemont, est un beau volume de deux cents pages, contenant plus de trois cents photographies en couleurs où défilent, devant les yeux du lecteur émerveillé, les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armes spéciales, les Indiens, les troupes noires, etc.

C'est le plus bel ouvrage publié sur la guerre.

LIVRES REÇUS

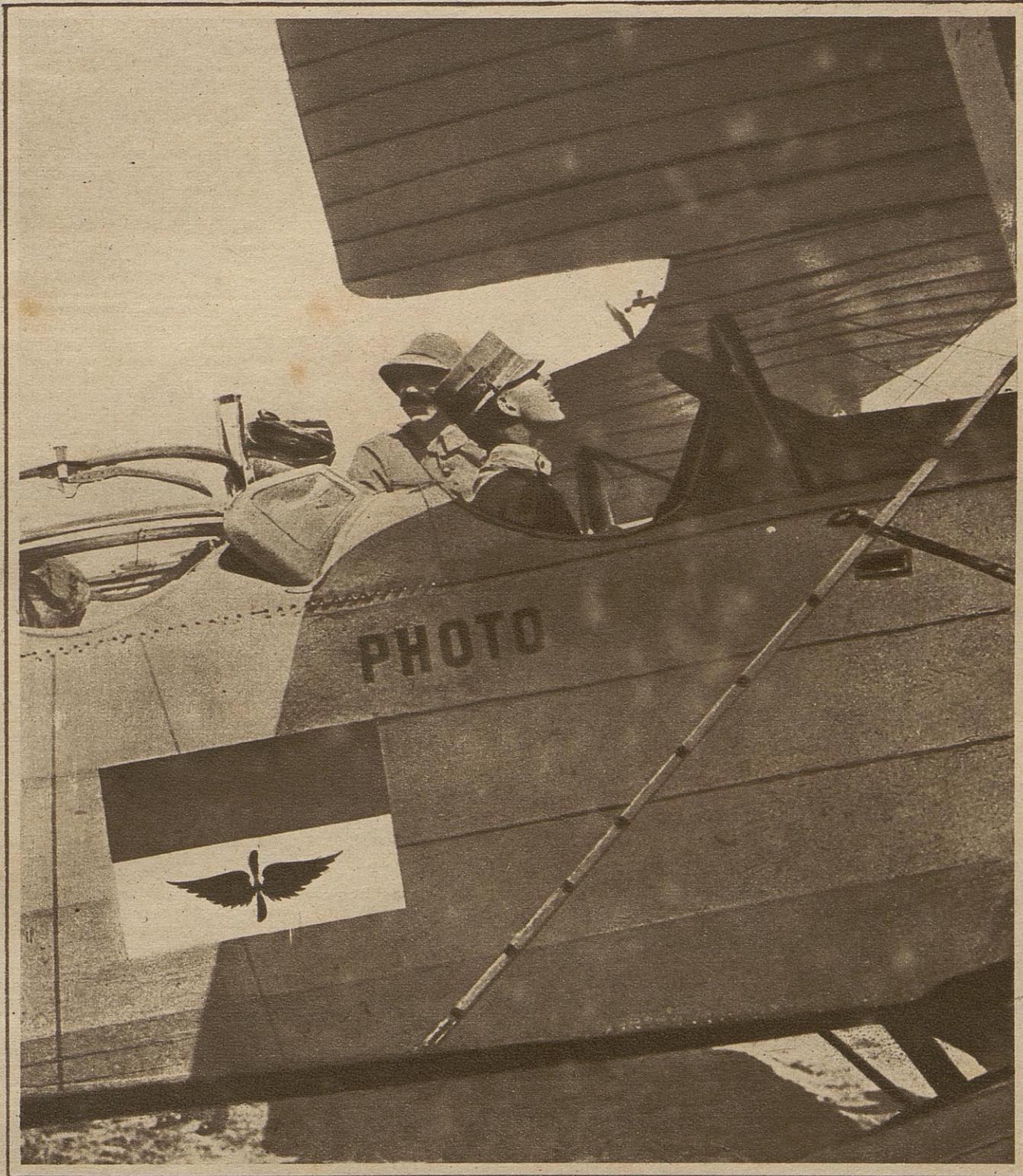
Les malheurs de Fernande, par Francis Carco (l'Édition). — *Dans les ténèbres*, par Léon Bloy (Mercure de France). — *La science et les savants allemands*, par J. Lefort (E. DE BOCCARD, édit.). — *La Belle-Éclat*, roman par Eugène Montfort (FAYARD). — *Nous autres à Vauquois*, par E. Pézard, Renaissance du livre). — *Physiologie du soldat*, par les docteurs Huot et Voivenel (Renaissance du livre). — *Sommes-nous une race maudie* par Emile Pignot (FIGUIERES). — *Totoche, journal d'un chien à bord d'un tank*, par Charles-Maurice Chenu (PLON).

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



LE 19 JUILLET LE ROI ALEXANDRE DE GRÈCE A RENDU VISITE A NOS AVIATEURS
SUR LE FRONT MACÉDONIEN ET VOLA A BORD D'UN AVION FRANÇAIS

LES SIGNES

Est-il vrai que le visage est le miroir de l'âme et que le caractère s'y révèle par des signes précis, scientifiquement établis, à qui sait sérieusement l'observer ?

« Oui, » répondent certaines personnalités qui ont fait des rapports de physique avec le moral le but de leurs recherches. Et voici, écrite spécialement pour

Il existe des signes visibles du courage. La littérature le proclame à chaque instant : « Son mâle visage portait les signes de la vaillance... Une noble audace était peinte sur ses traits... Sa figure respirait le courage... »

Seulement, quand il s'agit de dire en quoi consistent ces signes — cette peinture ou cette respiration... — l'auteur s'empresse de passer à un autre genre d'exercice littéraire.

Si l'on a tant de peine à préciser les signes en question, c'est que l'on s'attend, naïvement, à trouver sur le visage des héros une indication conventionnelle, comme les cinq galons sur la manche d'un colonel, les panonceaux dorés à la porte d'un notaire, ou la carotte au-dessus d'un bureau de tabac. C'est, du reste, cette conception un peu enfantine qui, en dominant jusqu'à présent l'étude des physionomies, en a si longtemps retardé les progrès.

De patientes recherches auxquelles je me suis livré, il semble résulter que la vérité soit, à la fois, plus simple et plus compliquée, — comme il arrive toujours, du reste dans les mystères de la Nature.

Depuis la découverte du prisme qui a permis de décomposer la lumière, on sait que les nuances innombrables donnant à l'univers la variété de ses aspects ne sont que les combinaisons de trois couleurs fondamentales : le bleu, le jaune et le rouge. Cette comparaison, que l'on peut sans outrecuidance qualifier de lumineuse, représente assez exactement ce qui se passe dans le domaine des sentiments. Ceux-ci également ne sont que des équilibres momentanés entre un certain nombre de tendances, dérivées, tour à tour, de l'instinct, de la volonté et de la raison.

En ce qui concerne le courage, lorsque l'on en veut préciser les signes, il faut donc chercher successivement dans ces trois ordres d'idées. C'est ce que nous allons faire en commençant par l'Instinct.

Les signes instinctifs du courage correspondent à des tendances qui ne dépendent pas de nous. Elles sont liées à notre hérédité.

La première est la COMBATIVITÉ. Elle nous pousse à repousser le danger au lieu de crier : « Kamarade ! »

L'instinct de combativité est indiqué par une saillie des pommettes plus ou moins prononcée suivant que la tendance à la lutte est plus ou moins forte.

Mais le signe de la combativité ne nous apprend pas si elle est d'ordre physique ou moral. C'est le reste de la physionomie qui décide de l'emploi que nous ferons de cette force impulsive.

Ceci explique que l'on puisse observer la protubérance des pommettes à la fois chez les grands fauves — chez les sauvages, — et chez M. Clemenceau, notre admirable président du conseil, à qui cette particularité a valu son surnom populaire du « tigre ».

Le carnassier, ne connaissant point d'autres mobiles que ceux de la lutte immédiate pour la vie, n'emploie sa combativité qu'à chasser et à se défendre.

— Le sauvage, dont l'activité s'élargit sous l'empire de sentiments encore rudimentaires mais tout de même supérieurs aux besoins de la bête, combat pour sa tribu ou ses fétiches. — Enfin, notre Premier, chez qui le courage civilisé est uni en outre à une puissante imagination et à de hautes conceptions morales, a employé, tour à tour, sa combativité naturelle en attaques mordantes contre les divers gouvernements dont il fut le « tombeur » parlementaire, en de fulgu-

DU COURAGE

J'ai vu par le promoteur de ces études psychophysiques, une série d'observations sur les « signes de ces visages ». Dans cette revue, où chaque fascicule offre quelques portraits de héros, il sera facile d'en contrôler directement le bien fondé. Et l'on verra que ce ne sont pas des hypothèses que M. Stef. A. Xanrof a émises.

rantes polémiques de presse, aux articles acérés et directs, enfin, en une puissante et ferme organisation de la lutte contre les ennemis de la Patrie.

♦ ♦ ♦

Cependant chaque tendance comporte un certain nombre de nuances. La combativité a les siennes.

Certains radiateurs, dans les appartements possédant le chauffage central, portent une aiguille mobile. Suivant que celle-ci est placée sur l'un ou l'autre point d'un petit curseur, elle indique que le radiateur fournit un degré de chaleur plus ou moins élevé. Pour les nuances de la combativité, il semble que la Nature emploie un procédé analogue. La pointe de la pommette se déplace, elle aussi, sous la peau, le long d'un petit curseur invisible.

Est-elle placée exactement sous les yeux? La combativité atteint son plus haut point : l'AGRESSIVITÉ. Elle n'attend pas alors d'être provoquée. Elle va au devant du danger et frappe la première.

Les pommettes s'écartent-elles du nez? La combativité devient moins impatiente. Mais, dès que l'on cherche ceux qui portent ce signe, on est sûr de les trouver.

Enfin, les pointes de l'arcade zygomaticque sont-elles tout à fait

rejetées sur le côté de la figure? Elles deviennent le signe de la COLÈRE. Or, sauf dans les cas morbides, celle-ci ne s'éveille jamais sans un prétexte.

Comme précédemment, l'ensemble du caractère rendra cette provocation plus ou moins facile. Si l'impulsivité, le manque de prudence, l'absence d'équilibre aggravent cette indication, la légendaire « soupe au lait » se montrera plus patiente, sur le feu, que la personne ornée de pommettes saillantes ne sera endurante en société.

Comme on peut le voir sur le portrait de Max, jeune et sympathique orang-outang mort à la fleur de l'âge, en son domicile, au Jardin d'Acclimatation, ces « hommes des bois », qui sont peut-être les grands-oncles de l'humanité, présentent un énorme renflement latéral des pommettes.

La caractéristique de la race, révélée par les personnes qui fréquentent les orangs-outangs — chasseurs qui recrutent les animaux pour les ménageries ou écoliers désœuvrés qui passent leur dimanche au Jardin des Plantes, — c'est justement un penchant terrible à la colère.

Lorsqu'il est attaqué, notamment, ce singe gigantesque se dresse, poussant un cri sourd et se donnant sur la poitrine des coups dont le silence de la forêt retentit formidablement. Puis il s'avance vers son adversaire pour l'étouffer dans ses bras, — manœuvre imprudente qui lui est d'ailleurs fatale. C'est le moment où on l'abat d'une balle en pleine poitrine. Puisse ce terrible exemple engager les personnes coléreuses à se corriger!

Cependant la pointe des pommettes se déplace aussi dans le sens vertical. Ceci indique une nouvelle nuance de la combativité. Plus la saillie descend, plus on penche vers la CRUAUTÉ. Quand la pommette se place au niveau des narines, elle signifie la FÉROCITÉ.

On trouve ce signe sur le visage des cannibales et sur celui de Bismarck, dont l'aimable caractère se révèle tout entier dans cet aveu fait un jour par lui, avec satisfaction, au petit déjeuner familial du matin : « J'ai passé ma nuit à haïr ! »

Enfin, il peut arriver qu'un même individu possède à la fois deux nuances de combativité.

(A suivre.)

STEF. A. XANROF.



Chez M. Clemenceau, on observe comme chez les grands fauves, d'où son surnom de « Tigre », la protubérance des pommettes signe de combativité.



Agressivité.



Combativité.



Colère.

Les nuances de la combativité sont indiquées par un déplacement des pommettes qui semblent se mouvoir le long d'un curseur invisible.



Max, le jeune et sympathique orang-outang, qui présente un énorme renflement des pommettes qui indique un penchant terrible à la colère.



Lorsque la pointe des pommettes se place au niveau des narines c'est un signe de férocité, on le retrouve sur le dur visage de Bismarck.

Les pommettes aiguës, allongées en biais, marquent les nuances de combativité. Elles sont ainsi sur le visage du Dante, l'auteur de la « Divine Comédie. »

FOCH VU PAR LES BOCHES



FOCH L'EMBARRASSÉ. — « Des deux côtés du front on m'appelle au secours ! » (Kladderotsch.)



LE G. FOCH. — « N. de D... ! les lauriers m'empêchent de trouver mon chemin ! » (Kladderotsch.)



FOCH EN FUITE. — « N'ayez pas peur, Mesdames (l'Angleterre et la France), je m'absente un instant. » (Lustige Blätter.)



HINDENBURG TENANT LA TÊTE DE FOCH. — « Sur le front ouest on travaille jour et nuit à l'avenir de l'Allemagne. » (Lustige Blätter.)

Vraiment les Boches ne sont pas à la page ! Voici quelques dessins à prétentions humoristiques qu'ils avaient préparés lors de leur dernière offensive sur Reims, tellement ils étaient sûrs de marcher de victoire en victoire, ils bafouaient préventivement Foch qui devait leur tailler de si rudes crou-

pières ! Car, avec Clemenceau, le généralissime des armées de l'Entente avait régulièrement sa page spéciale dans la presse humoristique d'outre-Rhin. Mais depuis quinze jours leurs journaux sont muets sur le maréchal. On dirait qu'ils le négligent... Commenceraient-ils à comprendre ?

IMPRESSIONS DE BATAILLE D'UN "TANKEUR"

La batterie était en position d'attente derrière un petit bois périodiquement bombardé par l'artillerie. En attendant l'attaque qui devait se déclencher le lendemain matin les hommes étaient sortis aux environs des chars, malgré les rafales de shrapnells qui, de temps en temps, s'abattaient en pluie autour de nous.

Vers minuit le tir ennemi se ralentit, puis s'arrêta ! Le lieutenant profita de cette occasion pour envoyer quelques hommes chercher de l'eau ; les autres s'endormirent ou continuèrent à causer.

La nuit était calme, presque silencieuse, et seuls quelques coups de feu partis des tranchées de première ligne, à quelques centaines de mètres en avant de nous, en venaient troubler le silence ; de temps en temps une fusée éclairante jetait à travers les arbres une lueur blafarde !

Vers une heure du matin j'entends marcher. Ce sont des fantassins qui montent des sacs de ravitaillement ; ils s'arrêtent un moment et entament une grande conversation avec les camarades qui sont à ma droite ; je les vois se pencher pour regarder à l'intérieur du char pendant que l'un des nôtres leur donne des explications ! Ils s'en vont, ils n'ont rien vu mais ils sont contents et l'un d'eux traduit la pensée des camarades : « Ils ne se doutent pas de ce qu'on va leur passer tout à l'heure, les Boches ! »

Brusquement un sifflement bien connu suivi immédiatement d'une explosion. Certains se dissimulent dans les tranchées en ruines, d'autres, et j'en suis rentrent dans les chars !

Un, deux, trois percutants arrivent ! Décidément le bois est marmité méthodiquement, prenons patience et attendons la fin !... Une secousse nous jette les uns contre les autres ! Un obus vient de tomber tout près de mon appareil... Nous nous relevons un peu ahuris, mais personne n'est blessé ; nous en serons quittes, cette fois encore, pour la peur.

Le tir s'éloigne, se ralentit, s'arrête ! L'orage est passé !

Les heures coulent... Au petit jour j'apprends que deux hommes de la corvée d'eau ont été blessés, que les autres se sont perdus et n'ont pu retrouver leur chemin qu'après plusieurs heures de recherches ; pour comble de malheur ils ne rapportent que quelques bidons pleins. Nous faisons contre fortune bon cœur et nous nous préparons, car nous allons partir dans une demi-heure.

... En avant !... Je laisse passer le char de l'adjutant et je suis, à quarante ou cinquante mètres derrière, dans le cheminement qui a été reconstruit la veille ; aussi n'éprouvons-nous aucune difficulté pour arriver à la première ligne dans laquelle plusieurs passages ont été préparés pendant la nuit.

L'ennemi a entendu les moteurs ! Une mitrailleuse déclenche son tir, de nombreux coups de feu partent, sur ma gauche autant que je puis m'en rendre compte tirés très probablement sur l'autre batterie qui a dû marcher plus vite que nous.

Je vois le char qui me précède plonger dans la



La première ligne est nettoyée ! Signal à l'infanterie et, celle-ci étant installée, nous franchissons la tranchée ennemie à un endroit nivelé par le bombardement ; puis nous partons à la poursuite des fuyards que nos rafales de balles dispersent.

A ce moment l'infanterie nous dépasse !...

On frappe contre les portes arrière ! C'est un fantassin qui nous signale une mitrailleuse qui les empêche d'avancer ! J'oblique à gauche et, derrière une petite excavation de terrain, j'aperçois vaguement une tête ! Deux coups de canon et je fonce sur l'objectif, mais rien ne bouge ! Nous arrivons près de l'emplacement : mon canon-

nier a fait du bon travail : la maxim, le sous-officier, les servants sont littéralement en bouillie ! Je repars en avant, en explorant à coups de 75 les endroits suspects, mais jusqu'au soir nous ne devons plus rien voir, l'ennemi ayant reçu l'ordre de se replier !

A la nuit tombante, sans aucun accident, nous regagnons la position d'attente.

JEAN GRÉGOIRE.

COMMENT ON APPREND A "TANKEUR"

L'artillerie d'assaut est à l'ordre du jour, les services qu'elle a rendus au cours des dernières offensives ont prouvé qu'elle était devenue l'appui indispensable de l'infanterie.

Elle a gagné ses lettres de noblesse sur le champ de bataille ; nombreux sont ceux qui demandent à servir dans les chars d'assaut.

Comment sont recrutés les « tankeurs », quel entraînement suivent-ils ; comment, en un mot, devient-on artilleur d'assaut ?

D'abord, il faut adresser une demande au ministre de la Guerre ; ensuite se soumettre à un examen médical assez sévère, c'est-à-dire être de constitution robuste, avoir une bonne vue, une audition parfaite, n'être ni obèse ni trop grand.

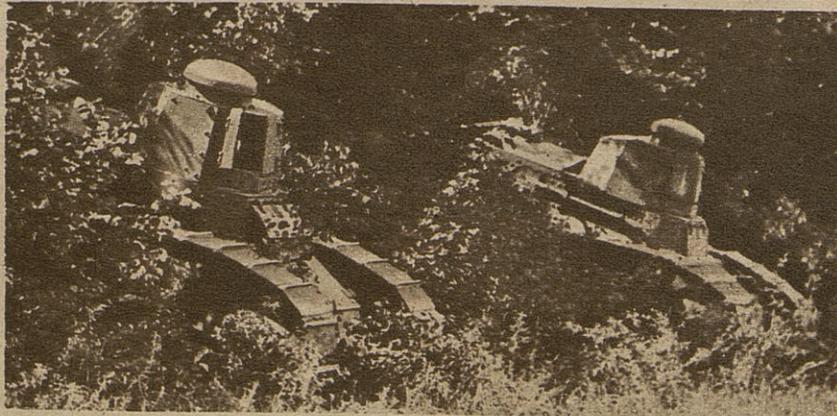
Enfin, vous êtes accepté ! Vous serez alors envoyé au dépôt de l'A. S., et quelques jours après vous commencerez votre instruction dans une T. M. où vous apprendrez à conduire une automobile en même temps que vous vous initierez aux principes essentiels du moteur !

Après un stage de quelques semaines vous êtes dans une section d'instruction où vous faites connaissance avec le char d'assaut, la mitrailleuse et le canon ; puis, votre instruction technique terminée, vous rejoignez une formation de combat.

L'entraînement physique tient une grande place dans l'artillerie d'assaut ! A tous ces hommes il faut fournir les moyens de résister à la fatigue et leur donner en même temps du sang-froid ! C'est ici qu'intervient la méthode Hébert. Au réveil, indistinctement, officiers, sous-officiers, hommes réunis pour la gymnastique sous le commandement d'un moniteur, exécutent en plein air de nombreux mouvements de culture physique agrémentés de sauts, de courses et de jeux sportifs, tels que : la lutte à la corde, les barres, etc. Après une demi-heure de repos la compagnie continue par une instruction qui varie selon les jours : mitrailleuse, canon, signalisation, tir, et ainsi jusqu'à la soupe de 10 heures.

L'après-midi est, après quelques poses de manœuvre, consacrée aux exercices sportifs ! Chaque compagnie possède une équipe de foot-ball qui matche journellement une équipe voisine. Et ainsi le tankeur se prépare pour le grand match au cours duquel, comme ses aînés, il trouvera gloire et honneur en faisant « tirer le Boche ».

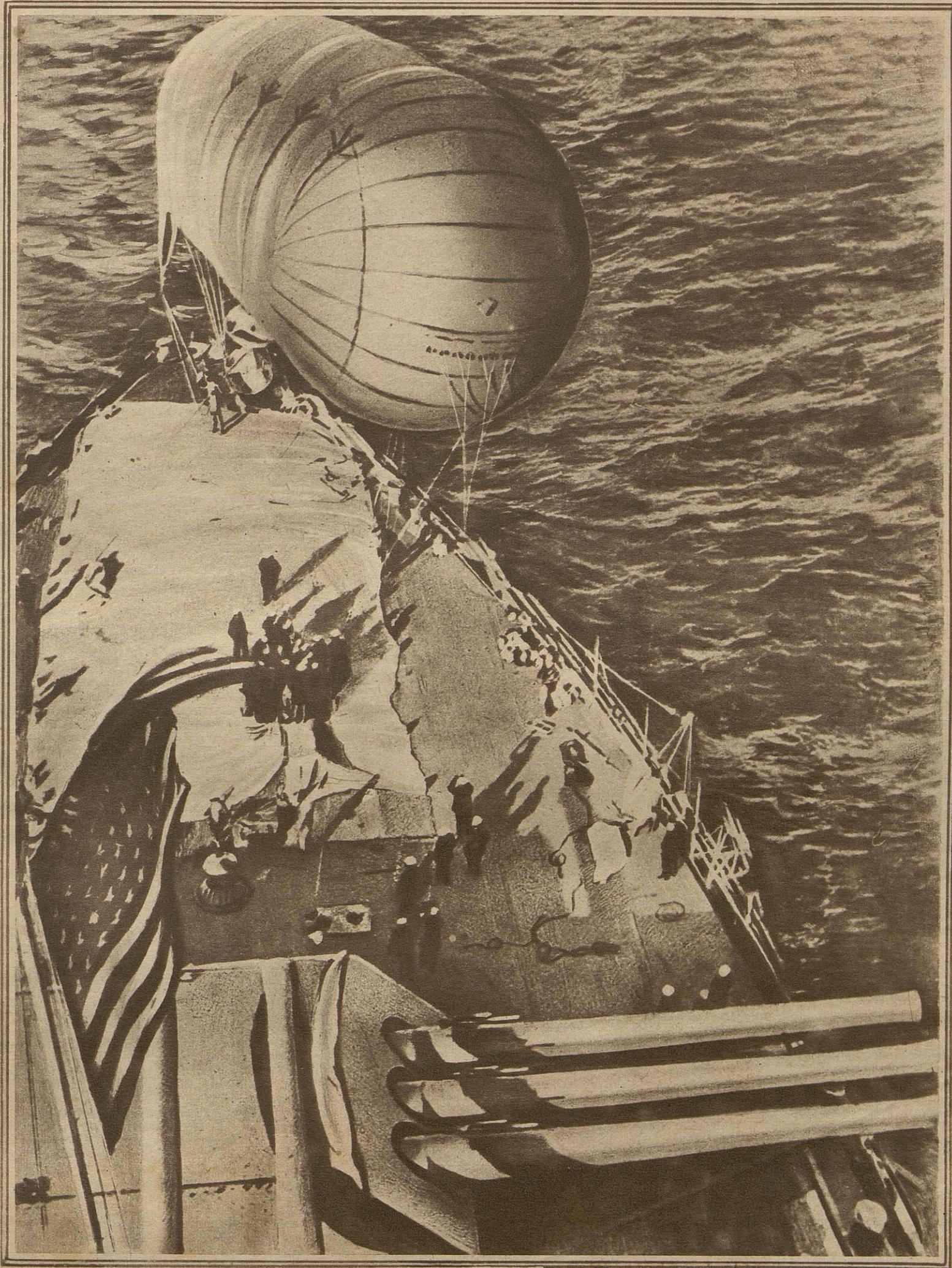
J. G.



Tanks à l'affût à l'orée d'un bois.

J'ai vu.

LA CHASSE AUX SOUS-MARINS. A BORD DES NAVIRES DE GUERRE



Pour découvrir les sous-marins en mer : un ballon observateur de la marine américain à bord d'un croiseur cuirassé.

La campagne sous-marine a obligé les marines alliées à rivaliser d'ingéniosité pour trouver des méthodes efficaces de combattre et de détruire les pirates. Des moyens très efficaces ont été inventés. Nos alliés ne sont pas en reste pour découvrir les sous-marins glissant entre deux eaux, les atta-

quer, les bombarder et les couler à l'occasion. Ils se servent de ballons d'observation et de dirigeables. Notre photo a été prise à bord d'un dreadnought américain. Elle montre une saucisse amarrée sur le pont du navire, avec — un lit — sur lequel repose l'enveloppe en dehors du service.

LE GÉNÉRAL LUDENDORFF

LUDENDORFF, dont les plans colossaux viennent de s'effondrer sous les coups de Foch, n'est-il que le second d'Hindenburg ou bien est-il le chef absolu des armées allemandes, ou pour dire comme le député Haase, chef des socialistes allemands, lors de la séance du Reichstag du 26 mars 1918, « celui qui gouverne tout l'empire ».

En tous cas, il semble bien établi que quoique sa nomination n'ait pas été annoncée à sons de trompe, Ludendorff commande réellement en chef ; et les bruits montrant l'« homme aux clous » comme malade, prouvent qu'Hindenburg n'est plus qu'un chef nominal. Ludendorff est bien le maître de l'heure, et l'Allemagne entière est son esclave.

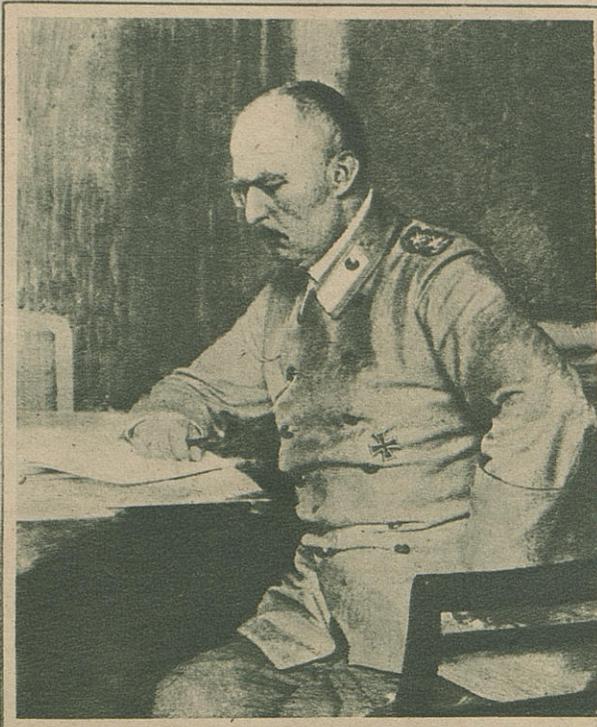
La carrière de cet homme de guerre, de ce reître qui rêve d'effacer de Moltke, témoigne d'une singulière fortune : il a à peine cinquante-trois ans. Fils d'un grand propriétaire foncier prussien, Erich Ludendorff naquit le 9 avril 1865 à Kruszevina (province de Posen). D'après ses biographes, c'était un enfant silencieux, un peu paresseux même. Vers l'âge de huit ans il manifesta une prédilection pour l'histoire, et à douze ans il fut admis à l'École des Cadets de Ploen, en Holstein, d'où il sortait comme sous-lieutenant au 57^e régiment d'infanterie, à Wesel. Lieutenant au 2^e bataillon de la marine à Kiel, en 1868, il est embarqué à bord d'une corvette à voile la *Niobé*, puis il passe sur le *Baden* et sur le *Kaiser*. Son temps sur mer achevé, il redevient terrien, passe au 8^e grenadiers et entre à la Kriegsschule pour être capitaine à trente ans. Nommé au grand état-major, il ne le quitta que momentanément pour des stages de commandement actif. En 1905, il est instructeur à l'état-major de la marine ; l'année suivante, il est nommé professeur à la Kriegsschule ; chef de division à l'état-major de l'armée en 1908, il devient colonel, en 1911, chef de la section des Opérations après avoir commandé le 39^e régiment, à Düsseldorf.

En avril 1914, comme major général, il commandait le 85^e brigade d'infanterie à Strasbourg et c'est avec ce titre qu'il commença la campagne de Belgique. Nommé au commandement de la 14^e brigade en remplacement du général von Vassow tué devant Liège, Ludendorff se distingua au cours des combats de rues qui précédèrent la chute de l'héroïque forteresse belge, et cela lui valut une des premières croix de chevalier de l'ordre Pour le mérite.

Jusqu'au 22 août 1914, Ludendorff resta en Belgique, mais à ce moment, comme à la suite de l'avance des Russes en Prusse orientale il avait suggéré que seul Hindenburg, alors en disgrâce, était capable de conduire les opérations à l'est, ses conseils avaient été écoutés par le grand état-major, et Hindenburg, rappelé de sa retraite de Hanovre, fut mis à la tête de la VIII^e armée où Ludendorff le rejoignit aussitôt en qualité de chef d'état-major.

L'ascension de Ludendorff dès lors allait être prodigieuse. Pourtant — cesont toujours les historiographes allemands qui parlent, — « de même que de Moltke avant 1866, il n'avait pas témoigné de ces qualités géniales qui lui valurent les succès de Sadowa, Ludendorff n'avait été jusque-là qu'un brave officier n'ayant jamais fait montre d'aucun talent extraordinaire. »

Mais Hindenburg était bien l'homme des lacs Mazuriques : le 29 août il remportait la victoire de Tannenberg qui lui valait le grade de feld-maréchal, tandis que celui de lieutenant-général récompensait les conseils de son chef d'état-major. Après, c'est la conquête de la Pologne et de la Galicie en 1915 et en



Le général Ludendorff.

1916. En Pologne, Ludendorff, organise le système qu'il affectionne par dessus tout : la destruction systématique

La collaboration d'Hindenburg et de Ludendorff, surtout à cette époque, est des plus intimes : le premier c'est le bras qui frappe fort, le second c'est l'esprit qui mûrit les idées. Un petit nombre de collaborateurs triés sur le volet aident l'oberquartiermeister : ce sont le colonel von Merz, le lieutenant-colonel Bauer que son chef veut reconnaître comme le « meilleur cerveau de toute l'armée », le lieutenant-colonel Wetzell, le capitaine Geyer, les majors Frahnert, von Bockelberg et von Harbou.

L'offensive de Broussiloff ayant fait trembler l'Allemagne, Hindenburg recevait, le 3 août 1916, le commandement en chef de toutes les forces austro-allemandes sur le front oriental, et, peu de temps après, le 30 août, von Falkenhayn ayant été rendu responsable de l'échec de Verdun, le « maréchal aux clous » devenait chef d'état-major général des forces de l'Empire, entraînant avec lui, comme adjoint, Ludendorff promu général de l'infanterie avec fonction d'oberquartiermeister.

Cette élévation ne devait pas changer les vues des deux hommes devenus les maîtres absolus en Allemagne. Avant tout ils voulaient abattre la Russie avant de se retourner, les mains désormais libres, à l'Est, contre la France et l'Angleterre.

Pour arriver à ses fins, tous les expédients furent bons à Ludendorff, esprit artificieux et rusé par excellence. Dur, cruel, impitoyable, il devient le féroce instigateur de la guerre sous-marine à outrance, inventant la célèbre formule : « coulé sans laisser de trace » ; il fait multiplier les raids de bombardements aériens sur les villes ouvertes. Et, tandis qu'il amoncelle les cadavres de victimes innocentes, il travaille en dessous à la décomposition du colosse russe : traîtres, défaitistes et bolchevicks sont pour lui de précieux auxiliaires. Effectuant le repli stratégique sur la ligne Hindenburg en 1917, il encaisse sans une seule compensation à l'ouest les échecs successifs d'Arras, d'Ypres, de Vimy, du Chemin-des-Dames, de Verdun et de l'Ailette. Mais à l'Est la débâcle gagne les armées russes après la fuite de Kerensky et le triomphe de Lénine et de Trótsky. Puis c'est la fructueuse opéra-

tion de Mackensen en Roumanie qu'il organise seul et qui engloutit 500 000 hommes. N'importe, le but semble s'approcher et, après la prise de Bucarest, Ludendorff a tous les loisirs pour organiser et exécuter en force et en vitesse l'offensive austro-allemande contre le front italien, où la trahison l'aide encore en contribuant à sa victoire de Caporetto.

L'oberquartiermeister est dès lors omnipotent, aussi bien sur le théâtre des opérations militaires que sur celui de la politique : il fait renvoyer Bethmann-Hollweg ; il envoie à von Kuhlmann les instructions « écrites de l'état-major » pour négocier avec les révolutionnaires russes et il délègue à Brest-Litowsk son porte-parole, le général Hoffmann, pour formuler les exigences du haut commandement.

Enfin, c'est la préparation de la « Bataille de l'Empereur », cette offensive décisive qui promettait aux Allemands, gonflés d'orgueil par la presse pangermaniste, la fin rapide de la guerre après l'anéantissement des armées anglo-françaises, la prise de Paris et celle des ports de la Manche. Minutieusement, savamment, laborieusement, il prépare tout,

faisant annoncer l'événement à grand fracas de publicité, tout en laissant longuement l'adversaire dans l'incertitude de l'heure du déclenchement, l'heure H ! Il est l'âme et le centre de tout travail du grand quartier général, proclame Hindenburg en parlant de son lieutenant que le Kaiser enoense de ses impériaux faveurs, saluant la mémoire de ses deux fils tués à l'ennemi mais sans lui décerner encore le titre de noblesse qu'il lui réserve sans doute comme récompense suprême.

Les raids aériens de mars dernier et le bombardement de Paris par les grosses Berthas furent le prélude de l'offensive du 21 mars ; les moyens directs combinés avec les actions occultes de la diplomatie teutonne devaient avoir raison de la force morale des Alliés ! Jonchant les plaines de la Somme, de l'Aisne et de la Marne, de cadavres *feld-grau*, Ludendorff crut triompher : une dernière fois il s'arrête pour préparer le bond décisif de ses hordes qui doivent tout renverser, et, le 25 juin, il écrit dans une proclamation retentissante : « La guerre ne se gagne pas par une défensive opiniâtre, mais par une série d'attaques violentes ! » Et, le 15 juillet, la Bataille de l'Empereur reprend, pour apporter à celui qui la voulut non la victoire décisive... mais l'amertume de la défaite !

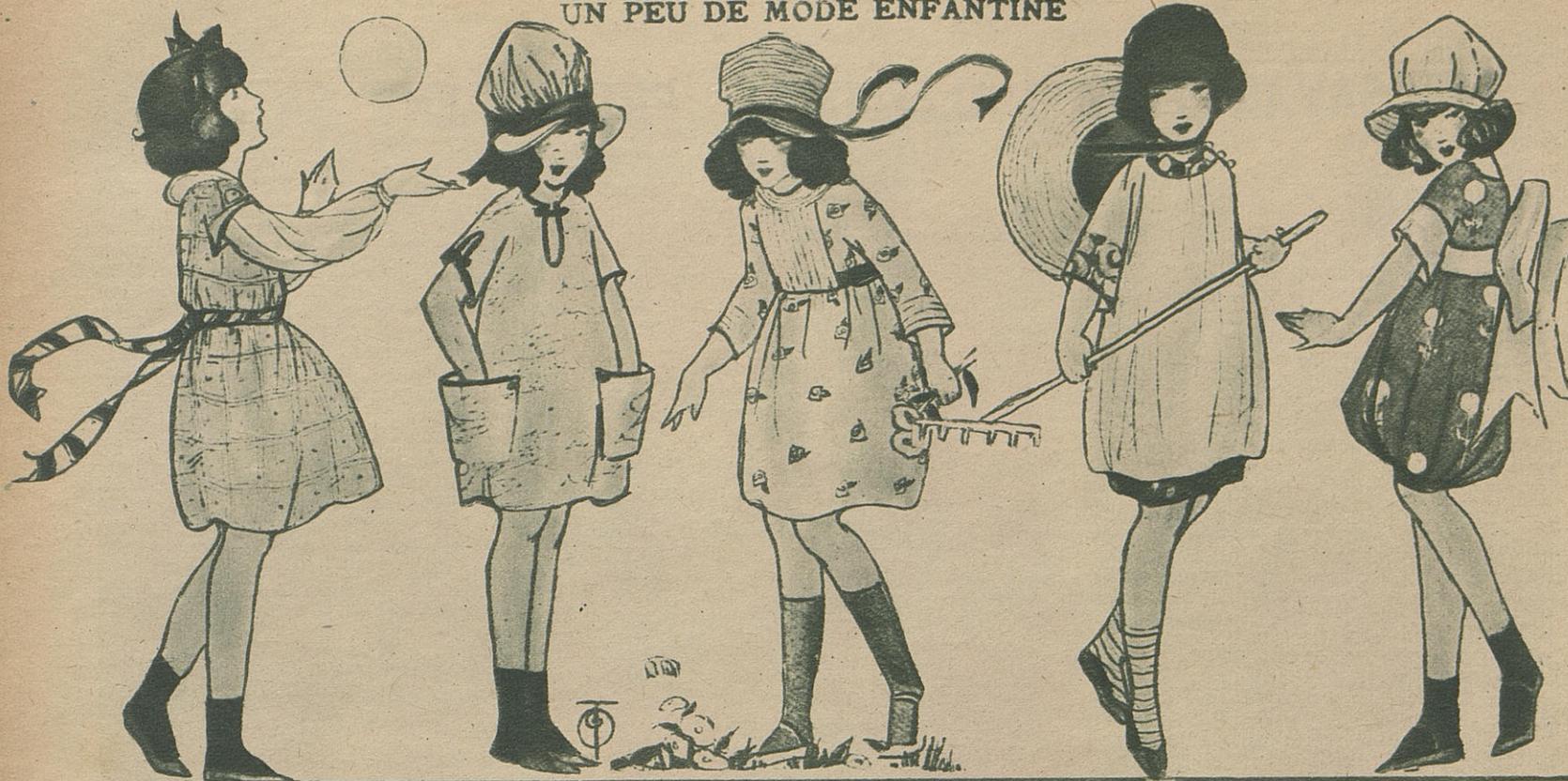
Le Kaiser lui-même était venu pour assister à la marche irrésistible de ses troupes. Son fils, le Kronprinz toujours battu, comptait bien reprendre sa revanche de Verdun et son royal cousin, Ruprecht de Bavière, n'avait pas hésité à lui envoyer quelques divisions qui devaient contribuer à l'enfoncement rapide de nos lignes. Frédéric-Guillaume, Otto von Below, von Boehm, von Hutier, von Mudra, von Marwitz, tous n'étaient que des fantoches dont Ludendorff seul tenait les fils.

L'oberquartiermeister avait tout prévu sauf les soldats de Foch et de Pétain ! Pour avoir méconnu ses adversaires, il a fait faillite et cette faillite aura pour lui et pour son pays qu'il a entraîné des conséquences terribles.

Après avoir tenu dans sa main les destinées de l'Allemagne, Ludendorff, qui voulait régner comme autrefois Wallenstein, pourrait bien finir, lui aussi, comme le célèbre chef de bandes que son ambition fit assassiner par ses soldats, par ordre de l'Empereur !

C. H.

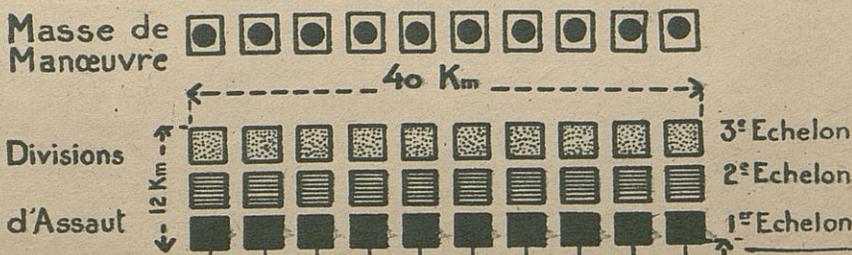
J'ai vu.
UN PEU DE MODE ENFANTINE



Robe d'organdi à carreaux. Robe de crépon blanc brodé. Robe de taffetas vieux bleu. Petite chemise de moire. Robe de tussor imprimé.

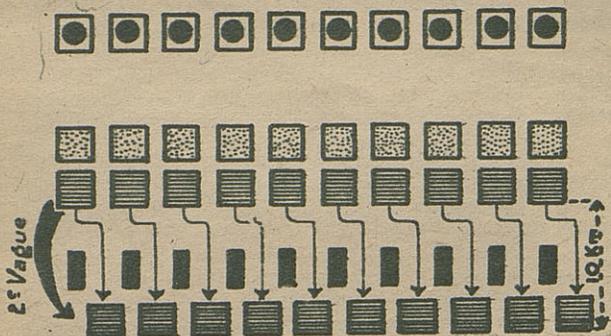
Formation de combat d'une armée allemande à la bataille de l'Aisne (du 27 Mai au 31 Juin)

L'AVANCE allemande pendant les cinq premiers jours de la bataille, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle atteint la Marne et alors que nos réserves n'ont pas encore accouru en quantité suffisante, est calculée à raison de 7 à 8 kilomètres par jour, d'une manière constante. On peut conclure que ce gain quotidien représente la capacité de marche d'une masse d'infanterie avançant sous le feu de troupes en retraite, en terrain accidenté, en tenant compte des oscillations fréquentes dans la marche, sui-



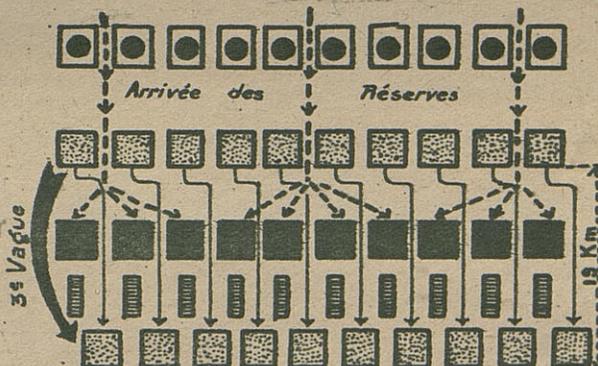
1^{re} PHASE — L'ATTAQUE EST DÉCLENCÉE LES ÉCHELONS S'AVANCENT EN ORDRE DE BATAILLE.

dès que son chef estime que sa capacité de combat s'épuise, il l'arrête, et dans chaque division on serre sur le centre, de façon à laisser un espace libre d'une division à l'autre. C'est par ces espaces libres, par ces créneaux, que la vague des 10 divisions placées primitivement en seconde ligne dépasse le front de combat et s'engage à son tour, en fournissant, non pas un soutien, mais une relève de troupes fraîches à peu près intactes. Son chef l'arrête, non pas à une heure fixe, mais au



2^e PHASE — LA PREMIÈRE VAGUE A ÉPUISÉ SA CAPACITÉ DE COMBAT, LES ÉCHELONS DE LA SECONDE LIGNE LA REMPLACENT SUR LA LIGNE DE FEU.

et, en arrière de celui-ci, un troisième échelon, également de 10 divisions; soit: 30 divisions. On a ainsi une masse d'assaut échelonnée en profondeur sur une douzaine de kilomètres, en tenant compte des intervalles, qui va s'avancer, bien articulée, sur un front de 40 kilomètres; les éléments successifs viendront renouveler le front de combat, proprement dit. Voyons suivant quel mécanisme s'opère son avance. La première vague de dix divisions a pour mission de briser la résistance de la première ligne de la défense, de provoquer une première rupture d'équilibre. Son avance sera faible ou sensible suivant le degré de surprise produit par l'attaque;

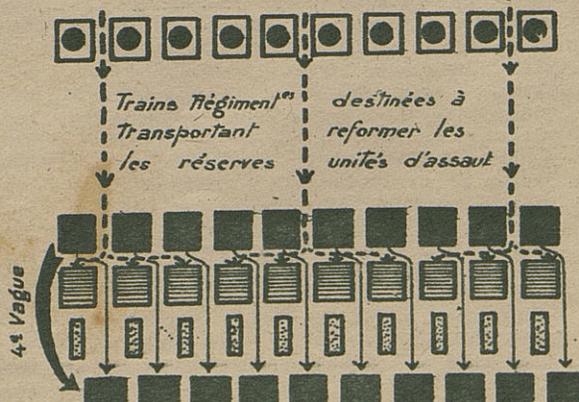


3^e PHASE — LE DEUXIÈME ÉCHELON DONT LA CAPACITÉ COMBATIVE A DIMINUÉ EST REMPLACÉ PAR LE TROISIÈME ÉCHELON DE 10 DIVISIONS FRAÎCHES.

vant le degré de résistance qui lui est opposée. On peut se représenter maintenant de la façon suivante la forme de l'attaque et son mécanisme.

De la forêt de Pinon à Berry-au-Bac, on compte une quarantaine de kilomètres. Ce front marque, pour ainsi dire, la parallèle de départ de l'attaque du 27 mai.

Nous conjecturons que sur ce front de 40 kilomètres l'ennemi a placé 10 divisions en formation d'assaut. La division ainsi formée occupe un front de 3 kilomètres environ, sur une profondeur également de 3 kilomètres. Entre deux divisions consécutives nous supposons un intervalle de 1 kilomètre pour diminuer les chances d'accrochage dans la marche en avant et faciliter l'opération de relève dont nous parlerons tout à l'heure. Cette première ligne constitue la première vague d'assaut; elle doit se décomposer elle-même en une série de déferlements de ses éléments disposés en profondeur. Derrière cette première ligne on suppose un second échelon de 10 divisions;



4^e PHASE — LA PREMIÈRE VAGUE, REPOSÉE DU COMBAT ET AYANT RÉPARÉ SES PERTES PAR UN APOINTEMENT DE TROUPES FRAÎCHES, REVIENT EN PREMIÈRE LIGNE RELÉVER LES ÉCHELONS ÉPUIÉS.

moment où il jugera que sa valeur combattive est trop diminuée. Le troisième échelon de 10 divisions fraîches, qui a serré les distances pendant l'engagement des deux premiers, dépasse à son tour les divisions déjà engagées et laissées au repos sur le terrain et continue à progresser. Pendant sa progression, l'ordre est rétabli dans les unités des échelons de l'arrière, les trains régimentaires réapprovisionnent la troupe, etc., et, le moment venu, l'échelon engagé en premier reprend la marche en avant, débouche de nouveau sur le front de combat et pousse son avance autant qu'il le peut. La pression a lieu ainsi d'une manière rythmique, bien qu'à intervalles inégaux dont la durée dépend du degré d'usure de l'échelon engagé. Mais, pratiquement, une sorte de rythme régulier s'établit dans cette progression de l'assaut.

JEAN NOREL,
(Mercure de France.)

LES SAVANTS DE L'ALLEMAGNE PROLONGENT SA VIE

Il faut reconnaître que, menacés directement dans leur vie industrielle et économique, les Allemands ont immédiatement réagi et la mobilisation civile de leurs savants est parvenue à les sauver pendant quelque temps du désastre que le blocus de plus en plus étroit menaçait de leur infliger. Aux matières premières qu'ils tiraient largement, avant la guerre, de tous les pays étrangers, ils en ont substitué d'autres, dénommées « ersatz », moins appropriées aux buts poursuivis, mais suffisantes pour permettre de tenir aussi longtemps qu'il serait nécessaire.

Le système des « ersatz », qui consiste à tirer du sol national toutes les ressources qu'il peut fournir en vue de parer aux besoins immédiats de l'armée et de la population civile, a provoqué la naissance d'industries nouvelles dont plusieurs survivront à la guerre. Mais les « ersatz » alimentaires dont nous avons déjà parlé ont eu moins de succès et les estomacs boches, quelque complaisants qu'ils soient la supportent assez mal.

Les stocks de matières premières accumulées avant la guerre seraient absorbés depuis longtemps si les substitutions n'étaient venues à leur secours. On se souvient qu'à un moment donné les deux empires réquisitionnèrent tout le cuivre familial, sous quelque forme que ce fut : boutons de portes, vases, batteries de cuisine, objets de bureau, vieux rouleaux d'impression sur tissus, canalisations électriques, voire même les cloches des églises, les chaudières, les chauffe-bains.

Ce métal a été remplacé par l'aluminium, le zinc et surtout le fer dans les canalisations électriques — que l'on isolait au papier au lieu de coton, — dans la construction de certaines pièces de locomotives et même dans la fabrication des munitions. Le zinc entre principalement dans la fabrication des accessoires militaires : œillets, garnitures de piquets de tentes, capsules, logements des amorces et cartouches d'explosifs.

Quant à l'aluminium, que l'on tirait autrefois de la Nouvelle-Calédonie et de la France, il est fabriqué dans le pays par le traitement de l'argile commune. La pénurie d'étain est plus complète encore que celle du cuivre : tous les objets d'étain ont été saisis et les boîtes de conserve ont livré toutes leurs soudures ; aucun « ersatz » ne lui a été trouvé.

LES « ERSATZ » DES CORPS GRAS ET DU CAOUTCHOUC

L'industrie des corps gras est l'une de celles qui ont fait l'objet des plus nombreuses recherches. Des prescriptions très sévères ont imposé une économie maximum des lubrifiants pendant que l'industrie s'évertuait à extraire de l'huile de tous les corps. Les noyaux et les pépins des fruits sont soigneusement ramassés. D'après les renseignements qui nous sont parvenus, 3 000 tonnes de noyaux donneraient 126 000 kilogrammes d'huile. Les pépins des citrons et ceux des oranges, que l'on paie 50 centimes le kilogramme, donnent également une huile qui peut entrer dans la consommation. En Hongrie, une ordonnance ministérielle a prescrit l'extraction de l'huile des germes du maïs ; un quintal de maïs donne 12 kilogrammes de germes et un quintal de germes fournit 15 kilogrammes d'huile. Où est-il l'heureux temps où Hambourg était le grand marché des graisses oléagineuses du monde entier ?

Il n'y a plus de savon en Allemagne. On lui a substitué un « ersatz » fait d'argile et de chaux éteinte qui, à sec, a toutes les apparences du savon, mais n'en possède que de très loin les qualités. Il présente aussi un grave inconvénient, celui d'obstruer les tuyaux de descente. Le nouveau savonnage national a entraîné, de ce fait, des dommages considérables.

La presse alliée avait enregistré, à un moment donné, une nouvelle plutôt macabre :

les Boches distillaient leurs morts ! Ils ont protesté et avoué qu'ils ne distillent que les cadavres des chevaux pour en extraire tous les produits qu'ils contiennent, les corps gras, la glycérine qui entre dans la fabrication des explosifs.

Depuis longtemps le caoutchouc a presque entièrement disparu de la circulation. Les pneus ont disparu des autos civiles et des



Von Batocki et le major Groner qui ont réalisé en Allemagne la mobilisation de toutes les forces intellectuelles pour exploiter les ressources nationales. Ils furent les grands maîtres des « ersatz ».

bicyclettes. On remplace les chambres à air de différentes manières et les inventeurs n'ont eu qu'à faire revivre les anciennes solutions de roues à ressorts pour trouver des remplacements. Les uns ont construit des espèces de boudins en fil d'acier à spires presque jointives : on soude les deux bouts et ça fait un pneu ! Comme l'« ersatz » fait un bruit de ferraille que les oreilles boches elles-mêmes supportent difficilement, certains inventeurs ont construit des pneus faits de segments en bois reliés à la jante par des ressorts.

D'autres ont simplement façonné un cercle de bois garni de cuir dont ils entourent la jante ; les roues sont alors reliées aux fourches avant et arrière par des ressorts amortisseurs. D'autres ont imaginé des fourreaux de cuir ou de toile dans lesquels ils empilent des pions de bois semblables à ceux du jeu de dames ou bien introduisent une substance qui aurait, paraît-il, une certaine élasticité. On régénère les débris de caoutchouc et on en extrait de deux plantes très répandues en Allemagne : l'euphorbe hélioscope et le petit cyprès. Douze cents kilogrammes de la première plante donnent 4 grammes de caoutchouc et le rendement serait de 43 kilogrammes par hectare. Avec le petit cyprès le rendement serait de 50 kilogrammes. La synthèse du caoutchouc, déjà étudiée par de nombreux laboratoires avant la guerre, ne paraît avoir donné aucun résultat en Allemagne.

D'une manière générale, le coton manque totalement et les Allemands ont dû faire des efforts inouïs pour le remplacer. Dans l'industrie textile, on prépare les tissus avec de nouvelles fibres. Une industrie est née pour la fabrication des fibres de papier qui, sans donner des tissus d'une grande solidité, permet cependant de surmonter, dans une certaine mesure, la crise actuelle. On extrait également les fibres des orties, plantes très communes et qui, depuis longtemps, sont reconnues comme capables d'entrer dans la confection des tissus, associées au chanvre et au coton. Récemment les Allemands se sont mis à extraire les fibres d'une plante appelée typha qui vit au bord des cours d'eau. Il existerait 79 espèces de cette plante qui toutes donnent des fibres pouvant remplacer le jute ou le coton.

LE COTON PUR N'EST PLUS NÉCESSAIRE A LA FABRICATION DES EXPLOSIFS

Pour la fabrication des explosifs l'Allemagne a remplacé le coton par la pâte de bois et la nitro-cellulose de bois entrerait exclusivement, paraît-il, dans la fabrication allemande des poudres. La cellulose du papier fournit en ore de la ouate et une mousseline que l'on emploie comme bandes de pansement.

La résine, qui provenait d'Amérique et de France, est tirée des résineux allemands et de la distillation du bois et de la houille.

La tourbe est l'une des matières premières qui ont été mises le plus fortement à contribution et l'État a créé à Hanovre un laboratoire spécial pour la mise en valeur de ce produit. On a préconisé la tourbe pulvérisée comme litière dans les étables et l'on s'en est d'ailleurs très bien trouvé. Longtemps avant la guerre existaient, en Angleterre, en Hollande, dans les pays scandinaves et même en Allemagne, des industries produisant des fibres de tourbe ; ces industries se sont développées et les fibres, au lieu d'être, comme avant, employées exclusivement dans la fabrication des tapis, des couvertures, entrent avec toutes les autres dans celle des vêtements. On extrait aussi de la tourbe une sorte d'ouate que l'on utilise pour la confection des coussins. A Hambourg et à Dresde, on comprime la tourbe sous une pression de 500 atmosphères pour remplacer le bois dans le pavage des rues et même dans la fabrication des traverses de chemins de fer.

Afin d'économiser la houille, qui ne manque pas en Allemagne mais que la crise des transports atteint, on a construit dans certaines villes des réseaux de canalisation de gaz alimentés par les usines à coke ; le gaz est mélangé à celui provenant directement de la distillation de la houille et transporté jusqu'à des distances de 50 kilomètres. On réduit ainsi d'une manière très appréciable le prix du gaz d'éclairage.

En Hongrie, le gaz naturel ou méthane, comprimé dans des récipients de 40 litres, assure l'éclairage des trains et même le chauffage domestique dans quelques villes.

Le peu que nous connaissons des « ersatz » industriels dans les Empires Centraux révèle une activité fébrile, une tension de tous les esprits vers la mise en valeur intense de tous les produits du sol allemand, vers la mobilisation de tous les cerveaux en vue d'exploiter toutes les ressources nationales. Nos ennemis sont parvenus parfois à transformer radicalement leurs méthodes ; mais le plus souvent leurs « ersatz » ne sont que des produits secondaires, inférieurs, incapables de suffire aux besoins normaux de la vie d'un peuple. La preuve est faite que les Empires Centraux ne peuvent se suffire à eux-mêmes : ils luttent actuellement pour obtenir une victoire économique qui leur livrerait à nouveau tous les marchés. S'ils ne l'obtiennent pas, comme tout porte à le croire, l'Allemagne est irrémédiablement perdue.

L. F.

J'ai vu.

UN PARDON BRETON A ROSCOFF



Le bedeau rouge.



Les bannières et les images sacrées quittent l'église Sainte-Barbe.



Un chantre.



Les enfants de chœur derrière leur recteur.



Fillettes portant des bannières blanches.



Marins et pêcheurs portant la barque de Saint-Pierre.



Les sauveteurs et le patron Roignan (x), chevalier de la Légion d'honneur.



La Bretagne est le pays des Pardons! Malgré tout les vieilles coutumes ont persisté, et plusieurs fois par an, les fidèles — hommes et femmes, — sortent leurs riches costumes pour promener leurs bannières et les statues de leurs saints à travers la ville. Sans avoir la splendeur

grandiose des Pardons de Ploërmel et de Sainte-Anne d'Auray, les Pardons de Roscoff n'en sont pas moins pittoresques. Le 15 juillet ce fut le grand Pardon de Sainte-Barbe, la patronne du pays, et le 15 août la même procession a fait, avec le même appareil, le tour de la ville.



Une vue du champ de bataille sur la fameuse cote 184.



Une barricade à Fère-en-Tardenois.



Cadavre allemand. On voit les jambes ensevelies par un obus au pied de sa mitrailleuse.



Les sapeurs jettent un pont sur l'Ourcq.

LA GUERRE DE MOUVEMENT AUTOUR DE SOISSONS ET DE MONTDIDIER

L'offensive de l'Aisne avait comblé les vœux de Ludendorff. Elle avait dépassé ses espérances. On peut dire qu'elle contenait en germe sa chute. Les faciles succès que leur valut la surprise du Chemin-des-Dames contri-

buèrent à lui donner « cet esprit d'imprudence et d'erreur » où le poète voit le sinistre avant-coureur des chutes prochaines. Il attaqua en force le 15 juillet vers Epernay, en direction de Paris. Foch commença par résister

sur le terrain avec les armées Gouraud, Berthelot, Degoutte, puis le 18 juillet Mangin contre-attaqua sur son flanc de Soissons à Château-Thierry. L'ennemi ébranlé, ce fut alors le nouveau coup de poing de

Montdidier avec Douglas Haig, Debenney, Humbert. A l'heure où nous mettons sous presse, Carlepoint, Cuts et Lassigny viennent de tomber et la lutte continue pour Roye et Noyon. L'issue n'en est pas douteuse.

MANGER POUR TENIR : L'ALIMENTATION RATIONNELLE

Le problème de l'alimentation est devenu le plus grave de tous. Il n'y a pas de service qui prime en effet celui de manger. Il est à la base de tout. Or, les aliments se font de plus en plus rares dans le monde entier maintenant que tant de parties du sol sont en friche ou ne connaissent d'autre labourage que celui des obus — et que des millions de cultivateurs ont quitté la herse et la charrue pour le fusil. Comment y parer?

D'abord en ne gaspillant aucun aliment ; ceci est le côté moral, si l'on peut dire, de la question. Et nous ne nous en occuperons pas. Ensuite en se nourrissant avec méthode, et ceci suppose avec la connaissance des besoins de la machine humaine, des notions précises sur la valeur alimentaire des produits qui l'entretiennent.

Tel sera le sujet de cette étude que nous nous attachons à rendre la plus claire possible en négligeant volontairement tous les côtés de la question qui ne portent que sur des points de détails — souvent intéressants, certes, mais qui ne cadreraient pas avec les notions élémentaires que nous allons exposer.

QUELS SONT LES BESOINS ALIMENTAIRES D'UN HOMME ADULTE ?

Tenons d'abord pour acquis — les travaux des savants ont minutieusement établi la réalité du fait, — que le corps humain est comparable à un moteur mécanique et surtout à un moteur thermique. Il transforme en effet en mouvements pour le travail de son organisme propre (respiration, circulation, etc.), et pour le travail extérieur qu'il effectue (marche, mouvement, travaux divers), le combustible qu'il absorbe sous forme d'aliments. Privez une machine de charbon, elle ne fournira aucun travail. Privez un homme d'aliments, après en avoir prélevé sur ses réserves, car c'est ici le corps qui fournit la dépense, après avoir manqué de ce qu'il aurait dû manger, il finira par mourir. Le principe est donc le même.

Mais quelle est la quantité normale d'aliments nécessaire à un homme pour alimenter sa machine et comment la mesurer avec précision ? Les besoins alimentaires, en un mot, sont-ils en grandeur physiologique parfaitement déterminables, et non, comme dit le professeur Lapique dans le petit livre qu'il a consacré au problème de l'alimentation, « un ensemble de fantaisies individuelles susceptibles de s'adapter par décret aux approvisionnements existants ? »

« La physiologie, dit le même auteur, peut fournir la réponse aujourd'hui ; nous avons en effet une mesure extrêmement simple et nette de la valeur alimentaire de tous les aliments, quels qu'ils soient, et réciproquement la même mesure permet d'exprimer le besoin de nourriture. C'est l'énergie empruntée aux aliments qui constitue cette commune mesure. »

Les appareils délicats et précis (le calorimètre et la bombe calorimétrique de Berthelot), permettent de mesurer aussi bien la valeur calorifique (l'énergie), d'une parcelle de

viande que celle d'un morceau de houille, c'est-à-dire aussi bien le combustible de la machine que le combustible humain : l'aliment. Tous deux engendrent de la chaleur, c'est-à-dire du travail, puisque l'on sait que l'unité de chaleur que les physiiciens appellent *calorie* (1) vaut 425 kilogrammètres.

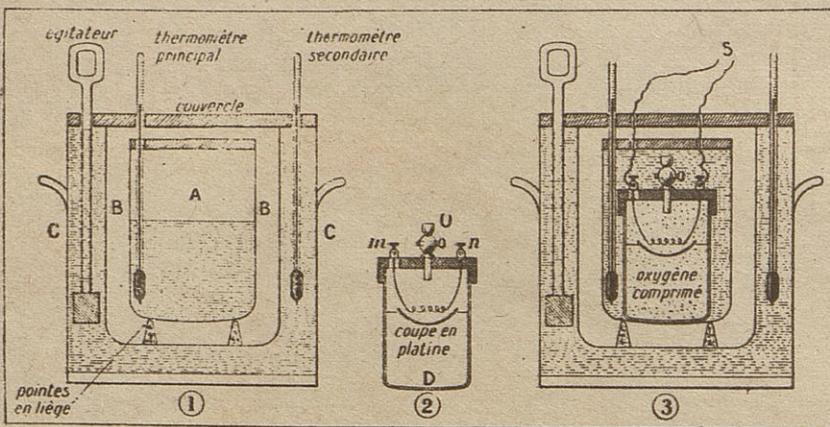
UN HOMME A BESOIN D'EMMAGASINER PAR JOUR D'ALIMENTS 2.400 CALORIES PAR 24 HEURES

Les besoins alimentaires d'un homme adulte qui vit sous nos climats, menant une existence active sans travail de force, peuvent être fixés à 2 400 calories par vingt-quatre heures.

« C'est là, dit le professeur Lapique, le chiffre que l'on retrouve avec une bonne approximative toutes les fois qu'on mesure et qu'on analyse des régimes alimentaires, même quand ces régimes sont, à l'observation superficielle, très différents les uns des autres — car le calcul en calories montre sous des fantaisies individuelles un instinct très sûr qui emprunte à des aliments divers toujours une même somme d'énergie. Les physiologistes japonais ont trouvé chez leurs compatriotes (à égalité de grandeur des corps), la même ration en calories que les physiologistes français, anglais ou allemands chez les leurs. »

« D'autre part, quand on mesure la perte de chaleur que le combustible alimentaire doit couvrir pour conserver à la fois le poids corporel et la température constante, on trouve régulièrement les mêmes chiffres. Ainsi Atwater a observé chez trois sujets maintenus complètement au repos, et par conséquent dépensant un peu moins que notre type, un dégagement de chaleur variant seulement de 2 100 à 2 350 calories. La déperdition est sensiblement la même si l'on ne mange absolument rien pendant plusieurs jours. On l'a

(1) Chaleur nécessaire pour élever de 0° à 1° centigrade la température d'un kilogramme d'eau.



L'APPAREIL QUI DÉTERMINE LA CHALEUR DÉGAGÉE ET PAR CONSÉQUENT LA VALEUR DE NUTRITION DES ALIMENTS

Schéma d'un calorimètre et d'une bombe calorimétrique de Berthelot (d'après l'illustration).

Le calorimètre 1 est constitué par une cuve A, de métal très mince et bien poli sur toutes ses parois (afin qu'elle ne fasse que le minimum d'échanges de températures avec l'ambiance), qui renferme une quantité d'eau, exactement connue, dans laquelle plonge un thermomètre extrêmement sensible. Cette cuve repose sur des pointes en liège (substance très peu conductrice de la chaleur), qui forme le fond d'une seconde cuve de laquelle elle est, dans l'ensemble, isolée complètement par une couche d'air B (substance mauvaise conductrice de la chaleur). Cette enceinte est elle-même entourée par une enveloppe d'eau contenue dans une troisième cuve formant paroi extérieure de l'appareil. Les cuves sont toutes fermées par des bouchons qui sont conducteurs de la chaleur. Dans l'enveloppe d'eau C plongent d'une part un agitateur qui a pour objet d'uniformiser la température du liquide, et de l'autre un thermomètre qui indique la valeur de cette température. Quand l'ensemble de l'appareil a pris la température du local dans lequel il se trouve, et que les deux thermomètres sont au même point exactement, une expérience peut être faite. — La bombe calorimétrique 2 est constituée par un creuset en platine D, doublé d'un revêtement d'acier (afin qu'il puisse résister aux fortes pressions), dans lequel est suspendue une petite coupe en platine (substance non oxydable), destinée à recevoir le produit à expérimenter. Ce creuset est rempli, par la tubulure O, d'oxygène comprimé à 25 atmosphères. Deux bornes électriques (m, isolée ; n, à la masse), permettent de mettre le feu au contenu lorsque la bombe, elle-même à la température du local, a été introduite dans le calorimètre, en 3.

constaté, notamment, chez les jeunes professionnels qui s'exhibaient il y a quelques années. Dans ce cas, comme nous l'avons dit, c'est le corps lui-même du sujet qui fournit à la dépense.

« Après avoir maigri, on dépense moins, parce qu'on est diminué d'autant. Si, au lieu du jeûne absolu, on est soumis à une inanition relative, c'est-à-dire à une ration insuffisante, on maigrit aussi, et on s'adapte à une sorte de vie réduite ; c'est ce que l'on appelle la misère physiologique. Il est possible, à la rigueur, de réduire l'apport quotidien jusqu'à 1 600 calories ; mais si cela suffit pour ne pas mourir, cela ne suffit pas pour vivre réellement. C'est le chiffre minimum auquel pourrait se rattacher la garnison d'une forteresse assiégée ou l'équipage d'un vaisseau naufragé. Pour une nation qui veut continuer son existence normale, il faut compter 2 400 calories pour un homme sans travail manuel.

« Si l'homme produit un travail mécanique important, forgeron, terrassier, colporteur, etc., ce chiffre augmente notablement ; il s'élèvera facilement à 4 000 et atteindra même par-

fois 5 000.

« Mais, d'autre part, dans une population, il y a des femmes et des enfants dont la dépense énergétique est moindre.

« Quand on le croira nécessaire, on pourra prendre des statistiques détaillées, avec des coefficients possibles à préciser pour chaque catégorie d'individus.

Pour le moment, comme nous ne cherchons qu'à montrer la méthode et à fixer simplement des ordres de grandeur, nous admettrons provisoirement que les écarts par excès compensent les écarts par défaut, et nous traiterons ce chiffre type de 2 400 calories comme s'il était une moyenne.

LES BESOINS ALIMENTAIRES DE LA FRANCE

Pour passer de l'individu à la nation, nous n'avons qu'à multiplier par le chiffre de la population. Ce chiffre est actuellement difficile à connaître. Supposant que les étrangers et les réfugiés compensent la diminution de territoire et les excédents de morts, nous en resterons (comme le fait d'ailleurs, pour ses statistiques de consommation, l'Institut international d'agriculture de Rome), au chiffre d'avant la guerre, 39 600 000 ; soit, en nombre rond : 40 millions d'individus.

40 millions multipliés par 2 400, cela fait 96 milliards. Arrondissant encore une fois par excès, disons : 100 milliards. 100 milliards de calories, telle est, en première approximation, la nourriture nécessaire à la France pour vivre un jour. »

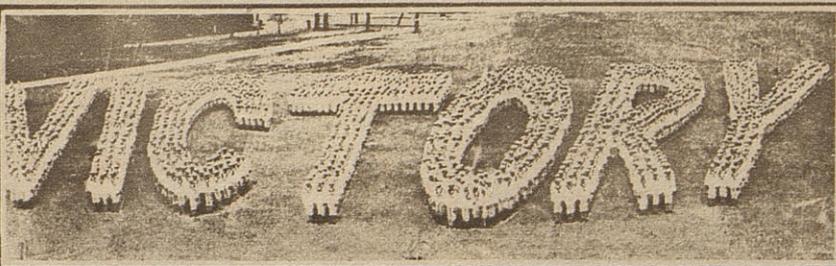
40.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES

J'ai vu... rappelle à ses correspondants qu'il consacre plus de 3.000 francs par mois à sa documentation photographique. Tous les documents intéressants — qu'ils se rapportent à la guerre ou à l'actualité mondiale, — sont retenus et payés au plus haut prix.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le général en chef Franchet d'Espèrey montant à cheval pour prendre possession de son commandement, à Salonique.



L'équipage d'un croiseur américain revenant de convoyer des troupes en France se distrait en formant un groupe allégorique.



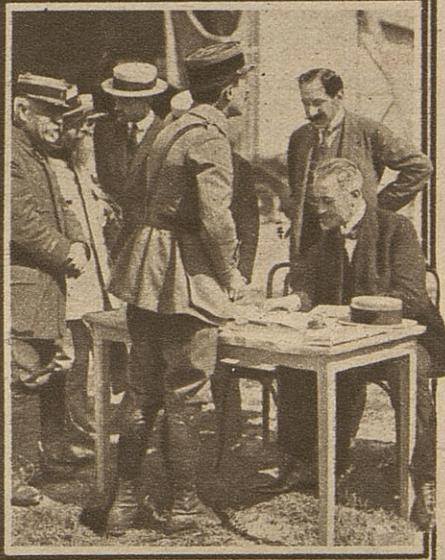
Le roi-soldat Albert I^{er} de Belgique félicitant ses officiers après une des plus récentes attaques au front de Nieuport.



Le lieutenant-pilote Houssais qui a effectué le trajet du nouveau service postal aérien Paris-Saint-Nazaire.



En attendant l'assaut, les "Yankees" s'amuseent comme de grands enfants et passent "à la couverte" un heureux permissionnaire.



Les officiers au départ du service postal: M. Clémentel, col. Renard, et d'Aiguillon, M. Esnault Pelterie.



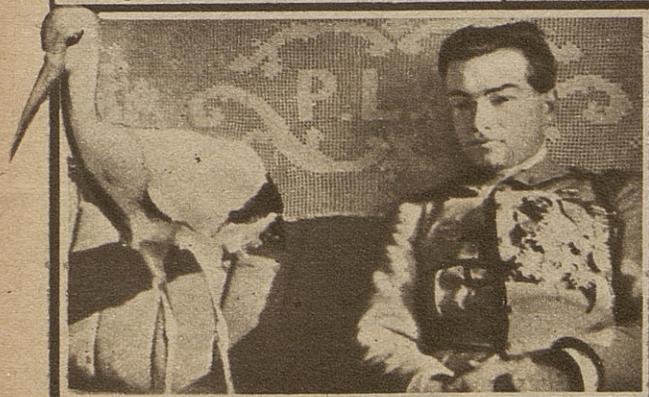
Le poète Gabriele d'Annunzio (X) qui est allé avec ses avions lancer des proclamations sur Vienne.



Celui des deux avions postaux qui est allé de Paris à Saint-Nazaire effectuant les 400 kilomètres du parcours en 5 heures 20'.



Le directeur des aumôniers militaires américains à la cérémonie commémorative de Notre-Dame.



Le lieutenant aviateur René Fonck voyageant avec sa cigogne-mascotte de cette escadrille de chasseurs de Boches dont il est l'as le plus redoutable.



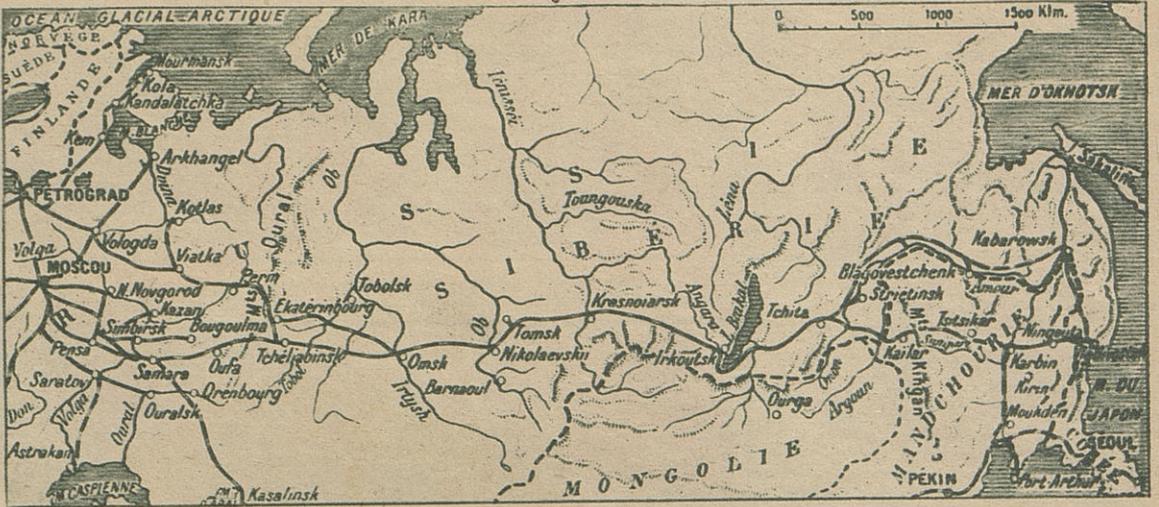
Le capitaine Langevin, auteur des *Cora iers de France*, et sa jeune femme, Mlle Jeanne Hébert, fille du colonel.



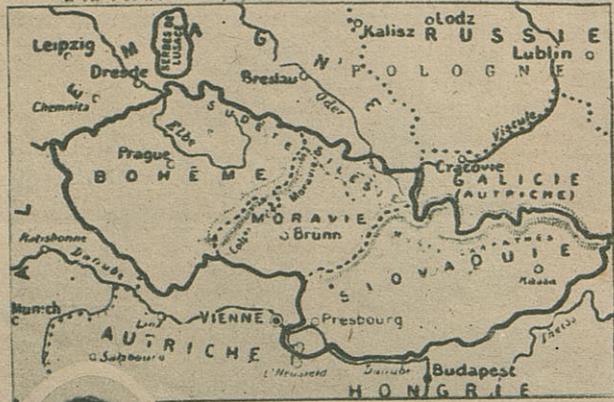
A l'hôpital canadien de Joinville-le Pont, le brancardier canadien Napoléon Robillard, qui a offert son sang pour sauver par transfusion le zouave Dufour.



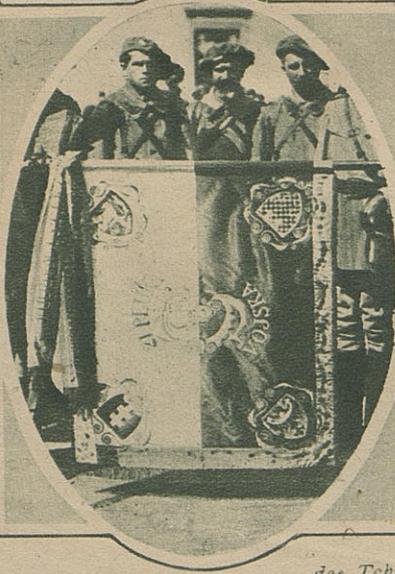
Les Tcheco-Slovaques à la revue du 14 juillet.



Carte de la région du chemin de fer Transsibérien sous le contrôle des Alliés et Tcheco-Slovaques (d'après l'illustration).



Carte nouvelle de la République tchéco-slovaque (En médaillon, son président Massaryk). La nouvelle république comprend plus de 140 000 kmqs avec 10 millions d'habitants.



LES ALLIÉS RECONNAISSENT L'ARMÉE ET LA NATION TCHÉCO-SLOVAQUE

« Depuis le début de la guerre, a dit le gouvernement britannique, la nation tchéco-slovaque a résisté à l'ennemi commun par tous les moyens en son pouvoir. Les Tcheco-slovaques ont formé une armée considérable qui combat sur des fronts différents et qui s'efforce, en Russie et en Sibirie, d'arrêter l'invasion germanique. En considération de leurs efforts pour réaliser leur indépendance, la Grande-Bretagne regarde les Tcheco-Slovaques comme une nation alliée... » La France adhère à son tour à cette déclaration. Les soldats tchéco-slovaques coiffés du crâne béret bleu de roi défilèrent, le 14 Juillet, au milieu des acclamations du public et des soldats de l'Entente reconnaissant l'indépendance de cette nation et de sa fière armée.

Le drapeau

des TchecoSlovaques.

LES MIDINETTES DE PARIS RÉCLAMENT



M. Jouhaux.

La séance du 17 août à la Bourse du .

On se souvient qu'au printemps 1917, les midinettes parisiennes avaient fait grève pour obtenir une indemnité de vie chère qui leur fut accordée. Mais les conditions matérielles de l'existence ont encore augmenté : couturières, modistes, vendeuses, trottins et arpètes, réclament aujourd'hui une nouvelle indemnité. Elles ont donc tenu une réunion à la Bourse du Travail, et M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., est venu les encourager à maintenir leurs revendications dont la principale est une augmentation de deux francs par jour comme indemnité de vie chère.

CANTINIÈRES ET

On annonçait dernièrement qu'un arrêté ministériel venait de supprimer les cantinières par voie d'extinction. Ce n'est pas tout à fait exact, car l'arrêté du 18 juillet dernier a modifié seulement le mode de « recrutement », si l'on peut qualifier ainsi l'attribution d'une cantine militaire. Cet arrêté est ainsi conçu :

ARTICLE PREMIER. — Ont seuls droit à l'attribution d'une cantine :

a) Les cantinières nommées en vertu de l'arrêté ministériel du 22 juillet 1875 dont le mari remplit toujours au corps l'emploi qui avait permis de commissionner les cantinières.

b) Les anciens militaires nommés au titre de la loi du 21 mars 1905.

c) Les ex-militaires réformés n° 1 des suites de blessures reçues ou de maladies contractées au service devant l'ennemi, au cours de la guerre actuelle, nommés par application de la loi du 17 avril 1916.

ARTICLE II. — En conséquence seront remplacés par de nouveaux titulaires choisis exclusivement par les ex-militaires visés aux catégories b et c du précédent article :

a) Les cantiniers et cantinières titulaires d'une commission provisoire conformément à l'arrêté du 10 janvier 1879.

b) Les cantinières nommées en vertu de l'arrêté du 22 juillet 1875 dont le mari est décédé ou a cessé de remplir au corps l'emploi qui avait permis de les commissionner.

Ainsi la cantinière chez laquelle l'ancien entraîne le bleu pour payer la bienvenue à l'arrivée au régiment ne disparaîtra pas et la chanson de route

« Ohé! cantinière,
« Vers' dans un verre
« Au pau' pioupiou
« Qui n'a plus qu'un sou! »

sera toujours à juste titre une des « scies » les plus populaires de la caserne.

Seulement, ce qui a changé depuis longtemps déjà et que jamais les jeunes soldats ne reverront, ce sont les vivandières de la Révolution et de l'Empire ainsi que les accortes cantinières qui, sous Napoléon III, faisaient campagne avec nos soldats dont elles portaient crânement l'uniforme.

Maintenant la cantinière n'est plus qu'une commerçante à qui une commission spéciale, délivrée par le conseil d'administration du régiment, accorde le monopole de vendre à boire et à manger à l'intérieur de la caserne :



TROIS CANTINIÈRES CÉLÈBRES EN 1870-71
La mère Jarrethout (à gauche), M^{me} Ducham (à droite) et M^{me} Renon

VIVANDIÈRES !

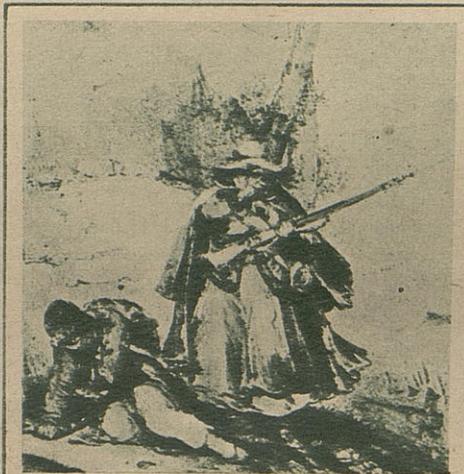
une voiture d'un modèle spécial lui est même affectée pour suivre les troupes quand elles se déplacent; mais, dans la guerre actuelle, les cantinières n'ont pas quitté les dépôts.

Tandis qu'autrefois il n'en était pas ainsi! Aux temps héroïques des légions révolutionnaires, les vivandières « volaient à la gloire » avec les soldats de la Liberté. Elles étaient sorties du troupeau de femmes qui suivaient les armées; on avait fait un trisèvere, ne gardant que quatre femmes par bataillon, comme vivandières ou blanchisseuses; celles-ci devaient porter sur leur bras gauche une plaque de fer-blanc sur laquelle étaient gravés ces mots : « Blanchisseuse — ou vivandière — du ^e bataillon. »

Bonaparte, en renvoyant dans leurs foyers les femmes de mauvaise vie qu'on barbouillait de noir par punition, rendait justice aux autres. Dans une lettre au Directoire du 17 mars 1797, le commandant en chef de l'armée d'Italie signale la belle conduite de Marie Dauranne, de la 51^e demi-brigade, au passage de la Piave — Bonaparte écrivait la Piava et non le Piave : — « Un soldat entraîné par le courant est sur le point de se noyer, écrivait-il, une femme de la 51^e se jette à la nage et le sauve. Je lui ai fait présent d'un collier d'or auquel sera suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qui lui doit la vie. »

Alors commence l'histoire de ces femmes courageuses que la gloire et la légende ont popularisées. Catherine Lefebvre, celle-là même qui fut la célèbre duchesse de Dantzig, était la blanchisseuse de la compagnie où servait comme sergent le futur maréchal de France avec lequel elle fit les campagnes de la Moselle et du Rhin. M^{me} Thérèse, l'héroïne du roman d'Eckmann-Chatrion; Marion, la Vivandière de Benjamin Godard, et la Fille du Tambour-Major ont popularisé au théâtre l'uniforme avec son petit tonnelet en sautoir que M. de Freycinet supprima alors qu'il était ministre de la guerre. Pour la dernière fois, on les vit à la Revue du 14 juillet 1880, lors de la remise des nouveaux drapeaux. Seules quelques rares compagnies de sapeurs-pompiers de province défilent encore, les jours de fête, avec leur cantinière.

Pendant la retraite de Russie, Joséphine Tinquart, du 63^e, reçut la croix pour avoir tué



OH! LES GUEUX!
Vivandière faisant le coup de jeu, en 1813.
(D'après un dessin de Charlet.)



UNE CANTINIÈRE SOUS LOUIS-PHILIPPE
(D'après un dessin de la Galerie militaire d'Aubry, 1835.)



LA PREMIÈRE ENTENTE CORDIALE
Cantinière des zouaves à Gallipoli, en 1854.



LA FAMILLE MONTHABOR A MILAN
Vivandière et tambour-major, en 1794.



UNE CANTINIÈRE EN 1880
Vivandière du 1^{er} génie, d'après
une ancienne image d'Epinal.

un cosaque et sauvé un colonel; Marie Thiébaud se distingua à la Bérézina; la mère Radis, du 10^e dragons, fut blessée à Lutzen; la mère Sarrazin, du 57^e, la mère Jourdan était aux Pyramides et, après avoir fait la retraite de Russie se trouvait encore à Waterloo.

Marie Tête-de-Bois avait à son actif dix-sept campagnes; son mari fut tué à Montmirail et elle-même fut blessée en relevant son fils sous les murs de Paris. A peine guérie, elle courut au devant de l'Empereur et tomba à Waterloo, frappée d'un bisciaïen, en criant: « Vive la France! » Une balle perdue la frappa au visage. « Marie, lui dit un grenadier vous n'êtes pas belle comme cela! » — « C'est possible! » répliqua-t-elle, mais je peux me vanter d'être fille, femme et veuve de troupiers! » Et elle expira.

Après l'Empire, les vivandières persistent et les champs de bataille d'Algérie, de Crimée et d'Italie les voient avec leurs jupes courtes, guêtrées, ceinturonnées, la poitrine bombant sous leur corsage ajusté, coiffées du petit chapeau rond en cuir bouilli ou de la chéchia.

En Italie, Antoinette Moron, du 25^e de ligne, déjà citée à l'ordre au siège d'Anvers, est décorée de même que M^{me} Rossini, cantinière de la garde. Antoinette Tremoreau, du 2^e zouaves, sauve un drapeau; Perrine Gros, des chasseurs à pied, est broyée par un obus, alors qu'elle pansait un blessé; Rose Crotat, du 62^e de ligne, mérite que l'historique du régiment mentionne « qu'elle s'était élevée à la hauteur d'une sœur de charité. » Parmi les dernières cantinières qui portèrent l'uniforme et

J'ai vu.

qui firent campagne, il faut rappeler M^{me} Bouvier, qui mourut en 1900 à Nogent-sur-Seine, âgée de quarante-cinq ans passés et que les troupiers avaient baptisée la « Déesse ».

Incorporée dès l'âge de dix-sept ans au 3^e tirailleurs algériens, M^{me} Duchamp avait fait son voyage de noces à l'occasion d'une expédition contre les tribus révoltées au sud de Constantine; un an après elle était à Froeschwiller! Puis elle devient ambulancière, traversa une rivière à la nage pour échapper à l'ennemi, se réfugia à Strasbourg, est emmenée en captivité à Rastadt et réussit à s'évader et à passer en Suisse. Cette brave femme, qui a reçu la médaille militaire en 1891, vit encore, retirée à Constantine.

Une autre survivante, c'est M^{me} Renon, âgée aujourd'hui de soixante-quinze ans, décorée par décret du 12 février 1871. Cantinière volontaire, elle s'engagea au bataillon de la garde nationale de la rue des Martyrs, se distingua à Buzenval, fut blessée d'une balle à Montretout, ravitaillant sans trêve les postes avancés, secourant les blessés sous les canons du Mont-Valérien qui tonnaient.

Et ce fut aussi la mère Jarrethout, la cantinière des francs-tireurs, qui fut décorée pour « avoir montré un courage et un dévouement exceptionnels. » On devine ce que signifient ces simples mots d'une citation officielle quand elle fut méritée au milieu des héros qui défendaient les ruines de Châteaudun contre les hordes bavaroises!

HENRY COSSIRA.

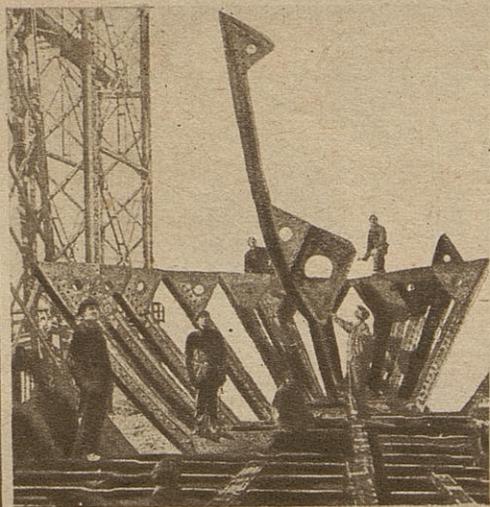


« VIENS AVEC NOUS PETIT! »
M^{lle} Delna chantant l'air de la
Vivandière de Benj. Godard.

L'EFFORT NAVAL AMÉRICAIN



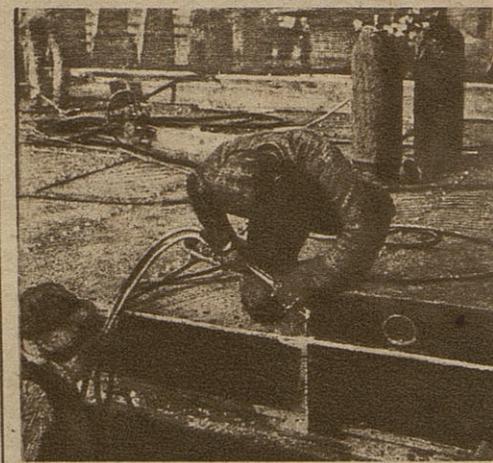
C'est avec grande dextérité que les spécialistes posent les innombrables rivets.



On construit la carcasse métallique du navire qui sera achevé en trois semaines.



On confectionne les rivets qui assujettiront entre elles les parties du navire.



On fore rapidement des trous à la flamme d'oxyacétylène pour la pose des rivets.



De place en place on perfore les plaques métalliques qui seront les flancs du navire.



Le navire achevé va quitter son chantier pour être mis à l'eau où il sera armé.

« Notre avenir est sur l'eau! » avait dit un jour le Kaiser dans son discours fameux de Kiel. Les Alliés peuvent dire aujourd'hui que c'est sur l'eau que leur vient la victoire! L'Amérique, au point de vue naval, accomplit un effort colossal et c'est par centaines que les navires

sortent chaque jour de ses chantiers de construction. On sait que, le 4 juillet dernier, pour fêter à sa manière l'« Indépendance Day », la marine américaine lança 4 000 navires! Et cet effort gigantesque continue! Comment douter alors que la victoire soit proche!

J'ai vu.

NUNGESSER CHAMPION DE NATATION



L'« as » prend le départ.

L'héroïque aviateur qui vient de s'adjuger en deux vols six avions ou saucisses boches et de se maintenir énergiquement second au palmarès des as est un des meilleurs nageurs que l'on connaisse. Le voici, campé dans un maillot qui fait valoir sa robuste musculature, au moment où il s'apprête à prendre la première place dans une course à la nage, le 7 août, peu avant la « Traversée de Paris. »



Au milieu des concurrents.



Les félicitations à l'arrivée.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON (adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)

Ce fut tout. Phillip n'eut plus conscience de rien ; il lui sembla que toute la population de Thorpwold faisait irruption sur un signal donné. Puis son esprit s'enveloppa d'ombre comme les caveaux de la maison de Brandt.

X

Quand Phillip revint à lui, il se retrouva dans une pièce abondamment éclairée, mais l'éclat des torches impressionna si douloureusement ses yeux qu'il dut les refermer en hâte.

— Celui-là non plus n'est pas mort ! dit un homme qui penchait sa lampe électrique sur le lieutenant cependant qu'un autre individu s'approchait de lui et lui décochait une bourrade en pleines côtes.

La voix de Thorold s'éleva, méprisante.

— Merci ! *her officier*. J'ai toujours désiré savoir ce que les vôtres entendaient exactement par le mot « Kultur ». Votre geste à l'égard de mon ami sans défense m'édifie complètement.

Le lieutenant esquissa un pâle sourire.

— Bon vieux Thorold ! soupira-t-il.

Et il s'efforça d'ouvrir les yeux à nouveau. Cette fois il y parvint bien que la lumière lui fût toujours pénible, et put voir ce qui se passait autour de lui. Jimmy, accoté au mur, était ficelé comme un saucisson et un gros homme s'appliquait à l'initier à coups de bottes aux beautés de la civilisation germanique.

Tout à coup un malicieux sourire vint égayer le visage douloureux de l'officier : il venait de reconnaître cette brute.

— A coup sûr, s'écria-t-il au moment où l'Allemand s'apprêtait à frapper le chimiste une fois de plus, à coup sûr, Stobbat n'apprécierait point votre manière de faire, Monsieur !

Le gros homme, piqué au vif, se retourna vivement et grommela d'une voix rageuse, en même temps que sa main faisait un geste menaçant :

— Stobbat ! Stobbat ! Il n'y a pas de général de ce nom ; je m'en suis assuré.

— Il n'y en avait pas davantage ce matin ! Avouez pourtant qu'il vous a fait passer un mauvais quart d'heure ! Je suis ravi que vous sachiez maintenant que je vous ai mystifié, car il m'agréait que mes facéties ne fassent point long feu, même lorsqu'il n'y a en cause qu'un espion boche.

L'Allemand porta nerveusement la main à sa poche comme pour en sortir son revolver. Mais il se ravisa, se contentant de rire méchamment :

— Oh ! vous me parlez de facéties ! Ah ! vous les aurez ! Eh ! bien, je vous en réserve une de mon âme, une excellente. Vous en goûterez bientôt toute la délicate saveur, mon petit ami.

— Oui ! ça doit être une facétie à l'allemande : longue et solide ! Pourtant si vous

devez nous la faire avaler jusqu'au bout, faites-le donc tout de suite.

A ce moment un troisième espion émergea de l'ombre des caveaux. Phillip aurait vivement souhaité savoir lequel, de lui ou de Thorold, avait accommodé cet individu. L'un deux, en tout cas, avait le droit de se féliciter de son excellent travail, car l'homme était sérieusement « amoché ».

Le nouveau venu salua son chef et dit en allemand :

— Où était cachée la boîte rouge ? demanda un troisième. Trouvons l'endroit et peut-être découvrirons-nous...

— Mais nous l'avons trouvé cet endroit ! répliqua le troisième espion, et il désigna la niche destinée à recevoir une lampe. Vous ne supposez pas qu'une femme puisse s'y dissimuler ?

Quand il vit ces brigands suffisamment absorbés par la discussion, Phillip s'approcha de Thorold et murmura en français, sans oublier néanmoins que l'écho des caveaux de Brandt était particulièrement sonore :

— Si Cecily avait au moins la bonne idée de quitter Lorwich — Lorwich était une grosse ville située à vingt milles de Thorpwold, — ces brigands auraient perdu sa partie. Leurs chances de réussite seraient du moins fort compromises.

— Elle le fera, soyez en persuadé ! répondit Thorold s'exprimant en français lui aussi. N'avons-nous pas convenu, en effet, que si nous ne sommes pas de retour à l'hôtel à six heures, elle doit se rendre au quartier général aussi rapidement que Cudd et l'auto l'y pourront conduire.

— Espérons qu'il en sera ainsi ! Mais vous connaissez les femmes : elles ont la tête légère et l'esprit irrésolu.

— Ne vous tourmentez point ! Tout va bien ; je réponds de celle-là.

Sur ce, le gros commandant rentra en scène. D'un geste de main théâtral il imposa silence aux deux Anglais et, après avoir donné l'ordre à l'un des siens d'emporter la boîte rouge contenant les plans de la mystérieuse cachette, s'écria dans le plus correct français :

— Merci, messieurs ! j'entends admirablement la langue de vos chers alliés. J'ai tout entendu, tout compris. Vous paraissez décidément disposés à coopérer avec nous jusqu'au bout ! Il vous sera sans doute fort agréable d'apprendre que j'ai à ma disposition une rapide auto qui me conduira à Lorwich bien avant six heures du matin.

Phillip laissa échapper un juron énorme. Quant à Thorold, il écumait de rage.

— Vous êtes fou ! dit-il à son ami. Vous êtes littéralement fou ! Vous venez de prononcer l'arrêt de mort de la malheureuse infirmière !

— Maintenant, poursuivit l'Allemand, revenons à cette fameuse facétie dont je vous ai parlé. Elle est très drôle, mes trop spirituels Anglais ! Nous avons décidé de vous abandonner, ainsi ficelés, dans le sein de votre bonne mère la terre.

— Vous ne ferez pas cela, protesta le chimiste, ce serait par trop cruel ! Vous ne ferez pas cela, ce serait nous condamner à mourir de faim !

— Si j'avais la certitude que vous dussez mourir de faim, ricana l'Allemand qui trouvait cette perspective infiniment plaisante, j'appliquerais ce petit plan aimable. Mais je veux vous prouver que les fils de la blonde Germanie n'abandonnent jamais rien au hasard. Il se pourrait qu'à un moment donné vous puissiez



— STOBBAT ! STOBBAT ! IL N'Y A PAS DE GÉNÉRAL DE CE NOM, JE M'EN SUIS ASSURÉ.

— Rien ! J'ai été jusqu'au bout du couloir : c'est un cul-de-sac. Il n'y a rien, rien ! Je ne puis croire qu'elle était avec eux !

Un quatrième Allemand survint à son tour. — Moi non plus, je n'ai rien trouvé le long de l'autre couloir. Il ne s'y trouve pas un trou à cacher une souris, à plus forte raison une femme.

Phillip commençait à comprendre ce qui s'était passé. Les quatre complices se groupèrent dans un coin et se mirent à discuter avec animation, non toutefois sans que l'ex-commandant d'état-major surveillât du coin de l'œil ses deux prisonniers.

— Elle n'a pu pourtant se volatiliser ainsi, dit un des Boches.

— Etes-vous sûr qu'elle fût là ? répartit un autre.

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

vous rendre libres ou qu'un de vos compatriotes, ayant découvert ces catacombes, vint vous donner la clef des champs et vous permettre ainsi de nous causer des ennuis. Non, nous ne pouvons vous laisser si longtemps à vos réflexions. Une heure, voilà tout ce que nous pouvons vous accorder de répit. Vous resterez assis, l'un en face de l'autre, éclairés par cette torche que nous allons vous laisser afin que vous ne puissiez rien perdre de vos émotions réciproques. Et dans une heure la mort viendra. A ce moment...

Il se tut un moment, regardant fixement ses deux victimes.

— Vous commencez à devenir très intéressant, goguenarda Mauwaring. Pourquoi ne continuez-vous pas ?

— Vous allez perdre votre beau sang-froid, mon camarade ! reprit l'espion en frappant Phillip au visage. Dans une heure, vous entendez bien ? dans une heure vous serez réduits, tous les deux, en bouillie. Il est onze heures vingt-sept ! A minuit vingt-sept, ce que les zeppelins n'ont point démoli de la maison de Brandt le sera par une bombe — par une bombe chargée d'un explosif si puissant qu'elle jettera à bas cette maison décrépite et qu'elle anéantira ces couloirs et le secret qu'ils renferment.

Et, se tournant vers le lieutenant, il ajouta :

— Vous êtes soldat ! Vous connaissez par conséquent ce que peut produire une explosion dans un espace restreint que ces étroits caveaux. Vous allez donc pouvoir renseigner, en pleine connaissance de cause, votre ami sur le sort atroce qui l'attend.

« Vous appréciez maintenant la bonne farce que je vous réservais, n'est-ce pas ? Songez-y donc tout à loisir ! Savourez-la, elle est excellente ! Bonne nuit ! J'espère que vos pensées vous garderont en joie.

— Bonne nuit, commandant ! gouailla Mauwaring. J'espère que vous retrouverez Miss Cecily à Lorchow !

— Cette fois, vous ne me ferez pas faire fausse route, assura l'espion. Je sais que votre infirmière est à Lorchow... et j'en suis fâché pour elle ! Adieu !

Et les quatre Allemands évacuèrent les caveaux de Brandt.

XI

Quand la montre-bracelet de Phillip marqua onze heures trente-deux, le lieutenant se glissa en rampant le long des couloirs. Arrivé à un carrefour, il appuya du poids de ses deux pieds dans le bas de l'angle du mur et un carré d'ombre apparut dans le plancher.

La poussée avait été suffisante, en effet, pour mettre en mouvement le levier fixé au-dessous de la trappe et, croyant voir là un signal, l'infirmière l'avait ouverte.

Cecily se précipita hors de l'oubliette et comprit immédiatement ce qui venait de se passer pendant sa réclusion dans la cachette sombre. Elle allait parler quand Phillip lui fit signe de se taire.

Elle était très pâle. Ses yeux brillants disaient à la fois son courage et la folle inquiétude qu'elle avait ressentie. Sans hésiter elle approcha son oreille des lèvres de l'officier et l'entendit qui murmurait :

— Mon couteau est dans la poche de ma tunique.

Dix secondes plus tard les liens du jeune homme étaient coupés. Il prit alors sa torche, l'éteignit, puis, après avoir recommandé à l'infirmière de couper les liens de Thorold, se mit à ramper le long des couloirs jusqu'à l'escalier donnant dans l'office. Il mit près d'un quart d'heure à l'atteindre.

Arrivé là il ralluma sa torche, non toutefois sans en voiler l'éclat avec son mouchoir. Au



CECILY, AVEC L'AIDE DE SES AMIS, FRANCHIT L'ESPACE SANS EFFORT.

bas des marches il découvrit la bombe qu'il examina avec soin et prudence, la prit et rentra avec dans la maison de Brandt.

Moins de dix minutes plus tard il rejoignait ses deux amis : sa tâche était remplie.

— Venez, leur dit-il ; ils sont partis !

— A Lorchow ? Quelle veine ! soupira Thorold.

— Certains d'entre eux peut-être ! En tout cas, toute la bande a vidé les lieux. A vous d'en faire autant, et vivement !

Ils se précipitèrent tous les trois vers la sortie des caveaux. Lorsqu'ils furent arrivés au bas de l'escalier, le chimiste s'écria :

— Et la bombe ? Où est-elle ?

— Hélas ! Je l'ai mise hors d'état de nuire. — Voilà un hélas ! qui m'étonne, ne put s'empêcher de faire observer Thorold.

— Pourquoi ? Tâchez donc, une bonne fois dans votre vie, tâchez donc de voir les choses sous leur vrai jour, mon cher Wilson ! Si cette bombe avait éclaté et fait sauter la bicoque du vieux Brandt, nous aurions pu agir en toute sécurité. Lorsque les Boches auraient

lu demain, dans leur petit *Daily Tail*, que l'explosion avait produit ses ravages, ils se seraient adressé de mutuelles congratulations. « Ça y est, auraient-ils dit, nous sommes enfin débarrassés de ces deux infatigables policiers : Phillip et Thorold » Et nous, qui ne les aurions point lâchés, nous aurions pu manœuvrer sans éveiller leurs craintes et leurs soupçons. Hélas ! je le répète, il aurait bien été préférable que la catastrophe se produisît ; mais j'ai dû songer aux immeubles voisins qui abritent d'honnêtes familles anglaises et marquer en particulier ma reconnaissance au propriétaire du n° 5 dont nous restons les obligés.

— Comment vous en êtes-vous débarrassé de cette bombe ?

— J'ai d'abord coupé les fils électriques qui en commandaient le mécanisme, puis je l'ai noyée dans un baquet d'eau.

Thorold ne put s'empêcher d'exprimer son découragement.

— En tout état de cause, dit-il, nous voilà en bien fâcheuse posture. Nous avons perdu tous les papiers nécessaires pour retrouver la mystérieuse cachette : cartes, bordereaux, indications. Que pouvons-vous tenter d'utile à présent ? Cinq ou six cent mille livres sterling ! Dire que nous avons failli posséder ce trésor et qu'il est maintenant à jamais perdu pour nous ! Nous ne pouvons rien, n'est-ce pas, sans les cartes et les indications ?

— C'est possible ! Et c'est la raison pour laquelle je déplore que l'explosion n'ait pas eu lieu.

— Comment cela ?

— Si les Allemands étaient convaincus de nous avoir expédiés *ad patres*, toutes leurs inquiétudes seraient bannies. Ils se sentiraient moins talonnés par la nécessité d'en finir avec l'affaire de la cachette... et nous, tranquilles, comme Baptiste, nous aurions les loisirs nécessaires pour étudier notre plan d'action... Or, nous voilà obligés de nous lancer immédiatement en pleine aventure.

A mesure que Phillip parlait, Thorold se sentait moins inquiet.

— Alors, vous n'avez pas perdu tout espoir ? mon ami ! lui dit-il. Moi je pensais... Mais non... Vous avez raison : il ne faut jamais désespérer.

— Je ne perds jamais confiance, affirma Phillip, tant que la patrie n'est pas irrémédiablement compromise... et encore...

— Et elle ne l'est pas, intervint l'infirmière. Partons sans plus attendre ! Allons rejoindre Cudd et la voiture.

— Oui, c'est cela ! approuva le chimiste. A la voiture ! Partons !

Ils quittèrent donc la maison de Brandt rapidement, sans se préoccuper cette fois de se mettre à couvert. Le mur à escalader constituait bien une petite difficulté, car de ce côté il n'y avait pas d'arbre pour en faciliter l'ascension. Heureusement Cecily, pour qui les deux amis redoutaient surtout cette gymnastique, franchit avec leur aide l'obstacle sans effort.

(A suivre.)

CE QUE LES BOCHES ONT FAIT A CHATEAU-THIERRY



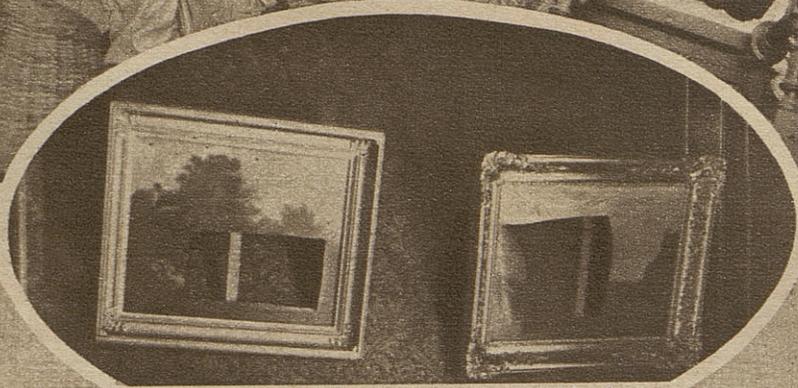
Façade d'une des maisons pillées.



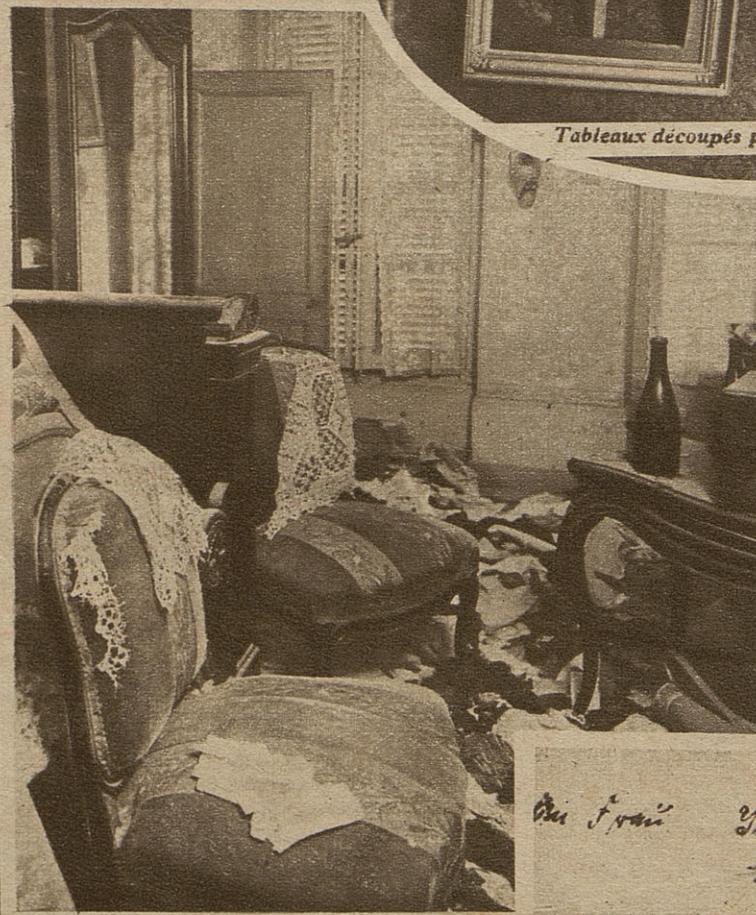
Salle à manger d'une villa de la rue d'Essomes.



Salle à manger d'une maison de la rue Saint-Martin.



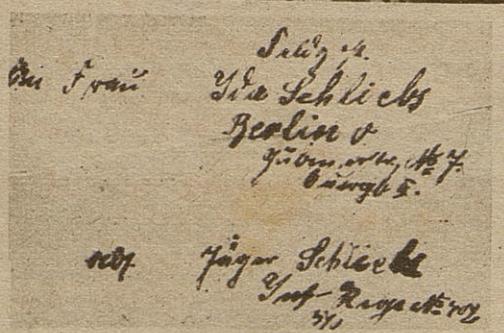
Tableaux découpés par la soldatesque boche.



Chambre à coucher salie par la soldatesque.



Ici, le bois du lit fendu et les matelas éventrés



Etiquette saisie sur une caisse

Le service photographique officiel américain a eu l'heureuse idée de prendre, pour l'édification de tous, ces quelques clichés. Ces documents, tels que celui du haut de la page où la façade de la maison ne porte aucune trace d'explosion, prouvent bien que cette dévastation n'est pas le fait de quelques projectiles. C'est le « schadenfreude » allemand, cette joie de faire

le mal pour le mal, particulière comme le mot lui-même à leur race, qui s'étale ici comme une longue signature. Qu'on regarde plutôt attentivement les deux toiles découpées au couteau dans le médaillon du centre et cette étiquette saisie sur une caisse d'objets volés. C'est à sa chère femme Fran Ida Schletse que le voleur se préparait à expédier le fruit de ses sales rapines.

Pour commémorer l'anniversaire de la bataille de la Marne.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

Texte et Illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT

Plus de 300 photographies en couleurs d'irréprochable reproduction d'après les plaques autochromes du célèbre artiste, directement et sans retouche.



Splendide volume in-4 oblong (24-32), reliure de bibliothèque, inscriptions or, tranche supérieure dorée.

net 16 francs.

Dans la même collection : Les Champs de Bataille de Verdun Prix net : relié 10 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

HERNIE
BREVETÉ S.S.D.G.
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

NOUVEAU BANDAGE PLUS
de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue

ARTICLES POUR MILITAIRES
— Papeterie, Styles, Pierres à briquets, etc. —
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris



JEUNES GENS CLASSES 20-21
réformés, personnes faibles rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils pour défendre la France.
— Brochure gratis contre timbre. —

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

POUR RÉUSSIR en tout par l'hypnotisme, Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).

ASTHME
MÈRE EFFICACE
ESPIO
CIGARETTES ou POUDES
Vente unique - Signature J. ESPIC

ÉPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVOGNAL, 57, rue Lafayette, Paris

PELADE NUTRIMENT GRATUIT
SEVIT, pharmacien
37, rue Metabien, Toulouse

UN LIVRE INDISPENSABLE

PETIT

125° MILLE

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne déforme pas la poche. Il ne pèse pas 95 grammes. Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord ; tous les mots, même les plus nouveaux y sont également classés.

En le consultant on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Le " Petit Dictionnaire Orthographique de Poche " s'adresse :

A toutes les personnes cultivées ayant souci d'écrire et de parler de la façon la plus correcte.
A tous ceux qui, en voyage, à la campagne, en villégiature, veulent avoir un aide-mémoire à portée de la main.

Aux étudiants, élèves des lycées, pensions et écoles, qui pourront enfin avoir toujours sur eux un dictionnaire orthographique.

A tous ceux qui se déplacent pour leurs affaires et ne peuvent se permettre une défaillance d'orthographe.
Aux dactylographes qui ont si souvent à se remémorer l'orthographe d'un mot, une règle difficile.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

JUBOL

Éponge et nettoie
l'intestin.

Évite l'Appendicite
et l'Entérite.

Guérit les
Hémorroïdes.

Empêche l'excès
d'embonpoint.

Régularise l'harmonie
des formes



Constipation
Entérite
Étourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en
bonne santé
prenez chaque
soir un
comprimé de
JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Académie des Sciences
(28 juin 1909)
A l'Académie de Médecine
(21 décembre 1909).

L'OPINION MÉDICALE :

• Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. -
D^r BREMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes phar. La boîte 1co 5 fr. 80, les 4, 1co 22 fr.

Globéol

donne de la force

Neurasthénie
Tuberculose
Convalescence
Anémie

La cure de
GLOBÉOL aug-
mente la force ner-
veuse et rend aux
nerfs rajeunis toute
leur énergie, leur
souplesse et leur
vigueur.



Augmente
la qualité et la
quantité des
globules rouges.

Réminéralise
les tissus.

Etablts Chatelain,
2, rue Valenciennes,
Paris, et toutes
pharmacies. Le
flacon 1co, 7 fr.20.
les 3 1co, 20 fr.

Extrait du sang de cheval
le GLOBÉOL est le meilleur reconstituant

L'OPINION MÉDICALE :

• Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. -
D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari

• Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. -
Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

Communication à
l'Académie de Médecine
du 3 décembre 1912

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MÉDICALE :

• Il suffit, pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 2^h heures ; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre : ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. -

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes,
Paris et ttes phar. La demi-
boîte 1co, 6 fr. 60. Gde bte 1co, 11 fr

D^r HENRI LABONNE,
de la Faculté de Paris, Licencié en sciences.
Médecin spécialiste

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que
toute femme
doit avoir
sur sa table
de toilette



La GYRALDOSE
est l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se
présente en comprimés
stables et homogènes.
Chaque dose jetée dans
deux litres d'eau nous
donne la solution parf-
fumée que la Pari-
sienne a adoptée pour
les soins rituels de
sa personne.

Exiger la
forme nou-
velle en com-
primés, très
rationnelle et
très pratique.

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite. En toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime.

D^r HENRI RAJAT.

Docteur en sciences de l'Université de Lyon,
Chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Etablisse- Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes phar. acies.
La boîte, 1^{re} 5 fr.30 ; les 4, 1^{re} 20 fr. ; la grande boîte, 1^{re} 7 fr.20 ; les 3, 1^{re} 20 fr.